

# Des nouvelles de Queneau ?

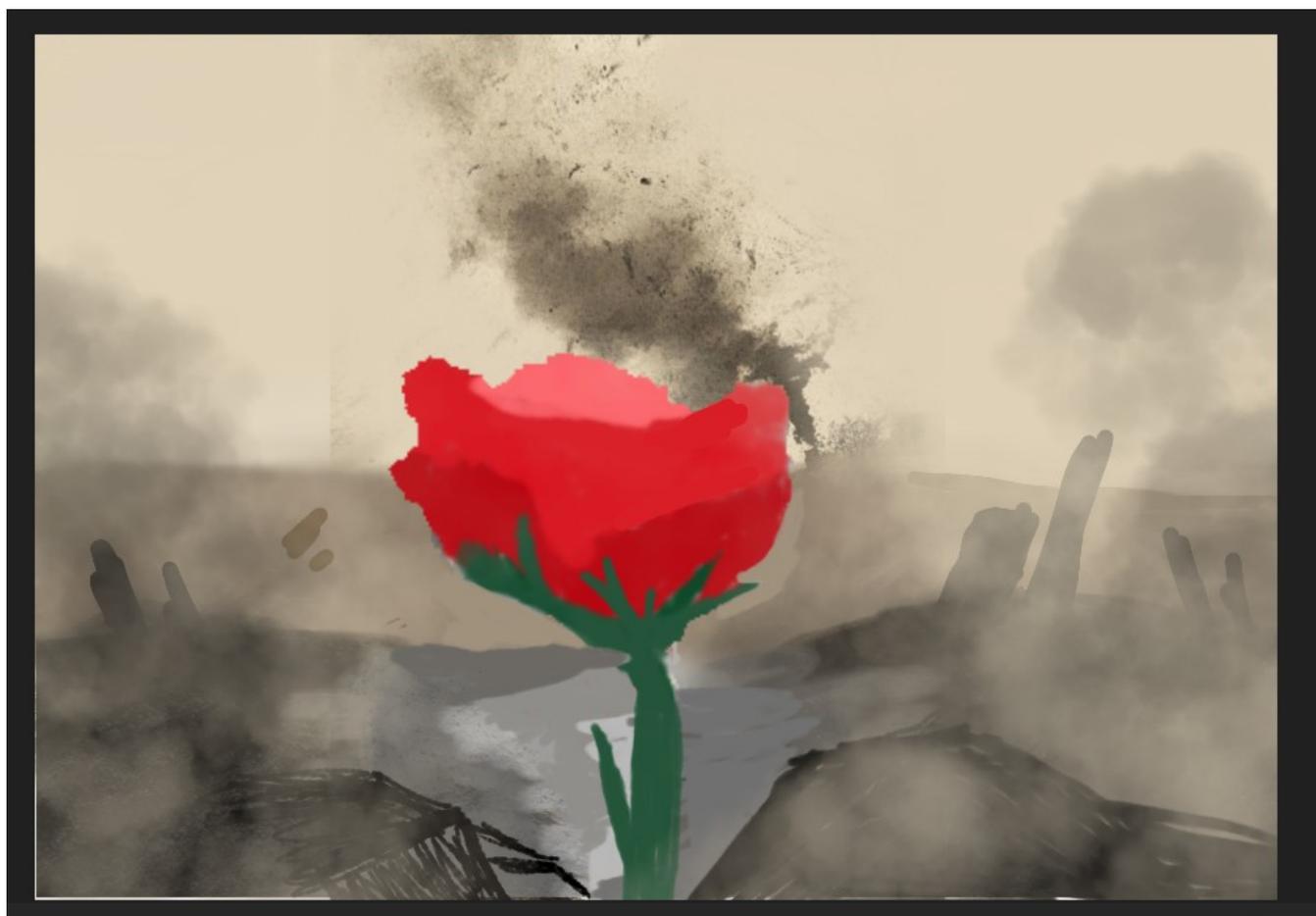
(et de Rimbaud !)

Recueil de nouvelles 2024-2025

saison 4

Thème : Promenons-nous dans les bois...

président du jury : Cédric Harlé





*Illustration de couverture : Killian Ferrand, 1ere3*

19 élèves ont participé à cette édition, 12 nouvelles ont été retenues, beaucoup d'autres auraient mérité de l'être, le jury félicite tous les participants, toutes les participantes pour leur implication et leur liberté créatrice qui les honore :

Nour Alhouda ALJAWISH, 2nde 4, Ellie ANSSENS—LOTHE, 2nd9, Imane Belhaj Bouih, 2nd7, Fares Bidak, 2nde 4, Maïa Boucher 1<sup>ere</sup>6, Inès BOUKEBOUCHE GRIMONPONT, Collège Arthur RIMBAUD, 3D, Eline Castelin, 2nd5, Emma Colin 2nd2, Raphaël Colin, T 5, Gabrielle Demont 2nd 2, Diane Domont, T 5, Raphaël Dupont, T5, Leina Goudane, 2nde 4, Farida Hamadi, 2nde 4, Yousra Ibn Haddou en classe de 4<sup>o</sup>D, Lina Kinziger, 3<sup>e</sup> E, collègue Rimbaud, Liza Pirlet, 1ere3, Mohammed Rami, 2nde 4, Olivier THOMAS, 1ere2.

À l'année prochaine, pour l'édition n°5,

Bonne lecture !  
Carine Capone



## **Promenons-nous dans les bois...**

Voilà un thème qui promettait des loups et des petits chaperons rouges ! Alors oui, nous les avons croisés parfois au sein du foisonnement des textes reçus pour cette quatrième édition du concours de nouvelles du lycée Queneau à laquelle participaient aussi des élèves du collège Rimbaud.

J'ai plusieurs fois été membre de jurys de concours de nouvelles. Les propositions reçues n'ont rien à envier aux productions des adultes. Les collégiens et lycéens peuvent être fiers. Nous avons lu des textes métaphoriques, effrayants, drôles, fantastiques, touchants, dérangeants, burlesques, poétiques, politiquement engagés...

Des thèmes humanistes ont été mis en avant pour nous sensibiliser aux problématiques du racisme, du sexisme, du viol, du suicide, de l'écologie, des troubles psychiques...

Quant à la qualité de l'écriture, elle était au rendez-vous également : des constructions originales, du rythme, des phrases non verbales qui claquent, des points de vue originaux et des figures de style qui épicient les textes.

Sélectionner, ce n'est pas choisir les meilleurs textes, c'est choisir ceux qui nous plaisent le plus. Neuf des vingt textes reçus ont été placés au moins une fois texte préféré par un des membres du jury ! Je n'ai qu'un conseil à proposer : continuez ! Écrivez ! Relisez, coupez, corrigez, relisez encore !

N'hésitez pas à participer à des appels à textes, ils sont nombreux. Le monde de l'édition est vaste, des forums d'entraide littéraire existent, les librairies indépendantes défendent des textes qui sortent des sentiers battus. Discutez avec vos libraires et lisez, bien sûr.

Cédric Harlé, président du jury



Cédric Harlé par lui-même :

Pacsé avec une femme merveilleuse, père de trois enfants, j'adore lire, écrire, gratouiller la guitare et tripoter les pinces. J'anime des ateliers d'écriture, j'aime aussi la permaculture et la randonnée. Pour gagner ma vie, je suis formateur pour adultes.

J'ai publié trois romans dans la collection "Polars en or", cinq dans la collection « Polars en or junior » ainsi que quelques nouvelles dans diverses revues.

#### Bibliographie

- 2024 – Monsieur Louche est un monstre , roman dans la collection Polar en Nord Jeunesse, Aubane éditions
- 2023 – Dans le gris écarlate , roman dans la collection Polar en Nord, Aubane éditions
- 2023 – Le dernier flobart , roman dans la collection Polar en Nord Jeunesse, Aubane éditions
- 2022 – Panique au mémorial , roman dans la collection Polar en Nord Jeunesse, Aubane éditions
- 2021 – À la recherche d'Anushka , roman de la collection Polar en Nord Jeunesse, Aubane éditions
- 2021 – Les eaux troubles du passé , roman dans la collection Polar en Nord, Airvey éditions
- 2021 – De pierre et d'écorce, nouvelle dans la revue L'Ampoule n°10, éditions de l'Abat-jour
- 2020 – En pâture , nouvelle dans la revue L'Ampoule n°8, éditions de l'Abat-jour
- 2020 – Torpédo a disparu , roman dans la collection Polar en Nord Jeunesse, Airvey éditions
- 2019 – Les réseaux d'Igor , nouvelle dans la revue L'Ampoule n°6, éditions de l'Abat-jour
- 2019 – Les grandes bouches de feu , nouvelle dans la revue L'Ampoule n°5, éditions de l'Abat-jour
- 2019 – Un Cocktail d'enfer , roman dans la collection Polar en Nord, Ravet-Anceau
- 2018 – Justice écornée , une nouvelle dans la revue Artichaut n°4
- 2016 – Heureux événements , une nouvelle dans la revue L'Ampoule n°1, éditions de l'Abat-jour
- 2015 – La vieille aventure , une nouvelle écrite avec Nadine Debertolis dans le recueil La fontaine Koloïde , RROYZZ éditions

## **Premier prix :**

### **Gabrielle Demont, 2nd 2 , « la forêt de notre enfance »**

Chère Jeanne,

Aujourd'hui j'ai quatre-vingt-quatre ans et je retourne enfin dans ce bois où l'on passait nos vacances. Il me semble bien moins grand et bien moins effrayant qu'à l'époque. Je m'engage sur le sentier à la recherche de notre endroit favori. C'était le coin idéal, avec des noyers tordus à escalader et de gros rochers pour se reposer. En passant devant un amas d'amanites, je me suis souvenue de la fois où tu en avais ramassé un, attirée par la beauté de son chapeau. Nous avons donc dû quitter le bois et dévaler les ruelles du village jusque chez toi afin de te nettoyer les mains. Tu habitais dans une jolie maison en pierre avec tes parents et tes trois frères.

Je reprends ma route en longeant le ruisseau et en écoutant le chant des oiseaux. C'est ici que nous avons rencontré Marcel, le fils du boulanger. Il t'a tout de suite plu. Lorsque tu l'écoutais parler, tu avais des étoiles dans les yeux et les pommettes plus rouges que des fraises. Tu me demandais sans cesse de passer acheter du pain pour tenter de l'apercevoir. Et un après-midi d'automne, c'est au milieu des arbres aux feuilles rouges, au son du clapotis de l'eau et dans la brise fraîche que tu l'as embrassé.

Je tente de traverser le cours d'eau mais je glisse à de nombreuses reprises. Il faut dire que je n'ai plus la même agilité qu'il y a soixante-dix ans, et pourtant je me sens plus vivante que jamais, à ressasser mes souvenirs d'adolescente. Je piétine des morceaux de mousse encore gorgés de la rosée du matin et tombe nez à nez avec un faisan.

Un jour, lorsque nous avions quinze ans, nous avons essayé d'en attraper un. Ce jour là, tu es arrivée avec une petite étoile cousue sur ta veste. J'étais jalouse car je n'avais pas le droit d'en porter une. Je la trouvais tellement belle ! Mais j'ai vite changé d'avis lorsque les gens dans la rue te lançaient des regards de mépris ou quand l'épicier refusait de te faire entrer dans son commerce. Même Marcel évitait de te croiser.. Je ne sais pas si je comprenais réellement la situation, mais ce qui est sûr, c'est que nos rendez-vous dans la forêt tenaient toujours.

J'avance le long des rhododendrons, avec leurs petits bourgeons prêts à éclore. L'air a une odeur de fleurs et d'humidité en cette matinée de mars. J'ai le bout du nez rouge, les doigts glacés et le nez plein. J'ai pris froid mais ce n'est pas grave. Je continue mon chemin, toujours en quête de notre abri. Je me souviens que nous avons passé un été entier à l'aménager avec des morceaux de bois, de la corde et des palettes. On avait même dû le reconstruire à cause du vent qui l'avait fait s'effondrer. Quand j'y repense, c'était la plus belle période de ma vie. L'innocence, l'adolescence, l'air frais, la sensation de liberté...

Cette liberté, on te la restreint en t'interdisant de sortir le soir. J'ai toujours pensé que tu avais des parents très stricts. Fini nos soirées à la belle étoile, à écouter les grillons et le hullement incessant d'une chouette. Fini aussi nos pique-niques devant le coucher du soleil où tu amenais toujours des sucreries et ton jeu de cartes. On adorait jouer au rami à la dernière lueur du jour avant d'allumer les bougies.

J'arrive enfin devant notre cabane, ou du moins ce qu'il en reste. Elle est méconnaissable, la nature a repris ses droits et des tonnes de mauvaises herbes jonchent le sol. Fut un temps où je les aurais toutes enlevées, mais mon dos n'a plus la force de se pencher.

J'ai un pincement au cœur quand je repense à cette après-midi où tu m'as annoncé que tu déménageais. Tu allais partir en banlieue parisienne pour le travail de ton père. Autour de moi, tout s'est effondré. A cette époque, tu étais ma seule amie, ma meilleure amie et je ne m'imaginais pas continuer de grandir sans toi à mes côtés. Alors, nous nous sommes fait une promesse : quoi qu'il arrive, on s'écrirait des lettres toutes les semaines pour que tu me racontes la vie de citadine et que je te donne des nouvelles du village. Chaque semaine, c'était la même histoire : je demandais sans cesse à ma mère d'ouvrir la boîte aux lettres, tant j'étais impatiente de recevoir de tes nouvelles.

Ton quotidien en ville semblait beaucoup moins monotone et plus riche que celui de campagne. Les grandes avenues commerçantes, les beaux monuments, le bruit des voitures... C'est un endroit qui semblait être éveillé constamment, un lieu où l'ennui n'existait pas. Cependant, en ville, il n'y a pas de ruisseaux où se rafraîchir l'été, pas de champs où courir à en perdre le souffle et pas notre bois avec tous nos souvenirs.

Tu t'es fait de nouvelles copines dans ton lycée. Elles avaient l'air d'être ce genre de filles abonnées aux magazines de mode, avec des cheveux parfaitement lissés et de jolies jupes à volants. Je dois avouer que j'étais assez jalouse, car moi je restais seule. Ce n'est pas une tâche

facile de trouver un jeune de son âge dans notre petit village où la majorité des habitants sont à la retraite.

Un bruissement dans les feuilles me fait revenir à la réalité. J'ai alors envie d'aller jusqu'au lac. J'arpente donc le sentier, trébuchant parfois sur un caillou ou un vieux tronc d'arbre pour parvenir au lieu souhaité. Il nous arrivait de passer une journée entière à pêcher de petits poissons. J'y retournais parfois sans toi et te détaillais toutes mes prises dans mes lettres. Il y avait souvent une autre fille de mon âge qui dessinait, mais je n'osais pas aller lui parler, jusqu'au jour où elle m'a demandé de lui apprendre à pêcher. Nous nous sommes alors rapprochées et avons commencé à nous voir régulièrement. Elle s'appelait Odette et elle avait de longs cheveux roux, les ongles vernis et adorait l'art. Elle me parlait de Van Gogh, Monet, et bien d'autres dont je n'ai pas retenu le nom. J'avais enfin une nouvelle amie, alors je te l'annonçais dans une nouvelle lettre, mais tu ne m'as pas répondu. J'ai longtemps cru t'avoir fâchée en ayant sympathisé avec Odette, et je trouvais cela injuste et égoïste de ta part. Cependant, après avoir continué de t'écrire pendant plusieurs semaines sans succès, je me suis rendue à l'évidence : tu ne voulais plus me parler.

Les années ont passé et tu as fini par faire partie de ces amis qu'on oublie, dont on perd le contact. Je t'en ai beaucoup voulu, puis je suis passée à autre chose. J'ai eu mon bac, entamé des études, et je suis partie vivre à Paris au regret de mes parents qui souhaitaient que je reste près d'eux. J'ai alors repensé à toi, Jeanne, et me suis dit que l'on se croiserait peut-être.

C'était une année particulière : la guerre était finie, et nous avons acclamé le général De Gaulle dans la rue. Tout le monde chantait et dansait, c'était une journée heureuse qui annonçait notre liberté.

L'année suivante, un matin de janvier, alors que je me rendais à l'université emmitouflée dans mon manteau et mon écharpe, j'ai vu une foule de personnes devant la presse. Je me suis approchée et à la une de tous les journaux figurait la découverte des camps de concentrations de Auschwitz et Birkenau. Des Juifs, des personnes handicapées, des Tziganes et beaucoup d'autres y ont été déportés et exterminés. Autour de moi, les gens parlaient dans tous les sens. Des femmes pleuraient et d'autres semblaient de pas y croire.

Alors, je me suis souvenue de toi, de ton étoile jaune, de tes restrictions d'horaires, et de ton silence. Nous avons grandi dans la zone occupée, où les croyances de ta famille étaient très mal vues. Mais à l'époque, je n'y pensais pas et je me posais très peu de questions sur la situation. Je me suis alors mise en tête de te retrouver, et après des mois de recherches

périlleuses passées à la mairie et dans les archives, j'ai retrouvé la trace de ton père. Il ne m'a pas décrit l'horreur, pour me préserver disait-il, mais je pouvais la percevoir dans son regard. Nous sommes alors retournés au village, et avons déposé des fleurs sous ton nom, gravé sur le monument. A cette époque, je n'avais pas eu la force de retourner dans notre bois, mais je voulais revenir ici avant de mourir, afin de te raconter tout ces changements et t'écrire cette dernière lettre. J'irai la déposer ce soir sur ta tombe avec un bouquet de jonquilles, en regardant le soleil décliner, comme on avait l'habitude de le faire adolescentes.

A bientôt,

Ta meilleure amie

## **Deuxième prix ex-aequo :**

**Inès Boukebouche Grimonpont, 3D,**

### **"Promenons nous dans les bois, tant qu'il reste des miettes"**

Il fut un temps, dans une contrée lointaine, un bois splendide peuplé d'animaux hauts en couleurs. Dans ce bois, jadis symbole de convivialité et d'insouciance, un bouleversement vint tout gâcher.

Les arbres continuaient de pousser, les ruisseaux de couler, mais dans les clairières, ce n'était plus la fête. La peur remplaça la joie, le conflit balaya la paix, et l'angoisse étouffa les chants d'oiseaux. Tout le monde parlait, discutait, débattait...

Mais seuls les plus privilégiés connaissaient les véritables coulisses de cette "pseudo-révolte". Car, en réalité, chaque mardi, à la tombée du jour, une réunion très spéciale se tenait dans la vaste clairière du Vieux Tronc.

Cette clairière, entourée de chênes centenaires, était devenue le théâtre d'un conseil officieux où cinq créatures aux profils bien différents se retrouvaient, sous prétexte de « dialoguer ».

Le premier d'entre eux était le Loup, surnommé par les commères du sous-bois : "le Dictateur Charismatique". Beau parleur, sourire envoûtant, regard perçant. Il savait convaincre, séduire, hypnotiser. Mais derrière ce charme de surface se cachait un appétit de pouvoir féroce.

Son grand projet : transformer la forêt en régime strictement carnivore.

Il avait même décrété la pose de caméras devant tous les terriers, soi-disant pour la sécurité. Et comme tout dictateur qui se respecte, il prélevait une taxe sur les écorces ramassées par les campagnols. Officiellement, pour une redistribution "équitable". Officieusement, elles finissaient dans ses coffres, à côté de ses trophées de chasse et de ses campagnols empaillés.

Le deuxième invité, c'était Yoyo le campagnol. Courageux malgré ses pattes fatiguées, père de quinze petits gloutons, mari d'une femelle à bout de nerfs, il croulait sous les dettes, les couches à changer et les trajets à faire. Livreur officiel de la forêt, il passait ses journées à courir — parfois pour livrer une simple noisette à un blaireau exigeant. Payé en feuilles d'orties, il ne survivait que par instinct....

Présent à la réunion pour représenter les rongeurs exploités, il parlait au nom des sans-voix, des sans-terrier, des sans-noix.

Le troisième membre du conseil : le Hibou, sage centenaire, une encyclopédie vivante à plumes. Calme, posé, lucide... mais lâche. Il voyait tout, comprenait tout, mais préférait "ne pas faire de vagues". Sa spécialité : apaiser les tensions sans jamais prendre parti. Son dicton préféré ? "Le silence est d'or, surtout quand on tient à ses plumes."

Le quatrième, plus inattendu : le Lapin, ou plutôt @lapinette.dubois59, star montante de Lapipost, le réseau social tendance. Influenceuse à paillettes, un peu naïve, toujours connectée, elle était là pour "booster l'image du Loup" en échange de quelques carottes dorées et de bons plans.

Son rôle : faire croire aux jeunes animaux que “tout va bien dans les bois”. Elle filmait ses stories à côté des caméras de surveillance, en disant : “Regardez, c’est pour notre sécurité, trop rassurant non ?” #LoupSafe #ForêtZen, et ces vidéos étaient visionnées par tous les jeunes du bois.

Enfin, le cinquième personnage : l’Écureuil, chroniqueur hyperactif de la forêt. Toujours une noisette dans la patte, un carnet dans l’autre, il était le binôme officiel du Hibou, et surtout son plus grand fan. Mais à la différence de son maître à plumes, lui voulait du changement. Il tentait, semaine après semaine, de pousser le Hibou à sortir de son silence, à dénoncer les dérives du Loup, à parler et à agir.

### **Trop, c’est trop (et un peu trop, en fait)**

Ce mardi-là, l’ambiance dans la clairière du Vieux Tronc était différente. L’air avait un goût d’ortie froide et de lassitude générale. Même les oiseaux, d’ordinaire si bavards, avaient oublié leurs chants. On aurait dit qu’eux aussi attendaient une révolution.

Le Loup arriva, comme toujours, en dernier à la réunion. Drapé dans une cape cousue avec des poils de castor (ce qui avait rendu furieux le conseil syndical des castors), il prit place sur son tronc taillé à la forme de son fessier, et déclara, sûr de lui :

— Chers habitants du bois, j’apporte aujourd’hui une nouvelle mesure : double surveillance nocturne et triple taxe sur les terriers trop proches des champignons. Il paraît que les spores peuvent propager des idées subversives.

Yoyo, le campagnol, leva la patte sans même attendre la fin du discours. Il tremblait un peu, mais pas de peur, juste de fatigue chronique.

— Excusez-moi, très Grand Loup, mais est-ce qu’on pourrait envisager une pause ? Pas une pause dans la surveillance, hein. Une pause pour... réfléchir ? Parce qu’honnêtement, moi j’ai plus de force pour courir dans toute la forêt, livrer des noisettes que personne ne signe à la réception. Et mes feuilles d’orties ? Elles sont périmées. Y’avait un escargot mort dedans, hier. Un petit rire nerveux s’échappa de l’écureuil.

Le Loup fronça légèrement les sourcils, comme s’il découvrait que les campagnols avaient des sentiments.

— Yoyo, je comprends. Mais le bien de la forêt passe avant le confort personnel.

— Ce n’est pas du confort, c’est une sieste. Juste UNE sieste, monsieur.

Lapinette prit alors la parole, un peu distraite. Elle ajustait un filtre sur son museau pour son direct Lapipost. — Perso, j’ai reçu plein de commentaires chelous depuis ta dernière mesure, Grand Loup. Genre “#StopCaméras”, “#LibérezLesTerriers” ou carrément “#BoycottDuBois”. Ce n’est pas bon pour mon image, ça...

Le Loup se racla la gorge, visiblement agacé.

— Tu sais, Lapinette, tu as de l’influence. C’est ta responsabilité d’éduquer tes followers. Et puis, tiens, une petite récompense !

Il lui tendit une boîte de carottes d’or gravées “Édition Limitée – Dictature Douce”.

L’Écureuil bondit alors sur une souche, faillit glisser mais se rattrapa avec énergie.

— Bon, ça suffit ! Le bois part en vrille et on est là à faire semblant de gérer un brunch entre espèces ! Le Hibou, dis quelque chose ! T’es censé être sage, pas muet !

Tous les regards se tournèrent vers le vieux Hibou, qui semblait justement s'être endormi tout en gardant les yeux ouverts.

— Hein ? Quoi ? Ah... Oui. Euh... J'estime que... trop, c'est trop.

Un silence.

Puis un ricanement étouffé dans les feuilles.

— Voilà, dit-il, il faut écouter le campagnol. Il est, certes, petit mais il en dit long.

— Vous êtes... d'accord avec moi ? dit, un peu surpris, Yoyo, en clignant des yeux.

— Absolument, répondit le Hibou. Et je propose qu'on vote ! Pas à pattes levées, pas en cachette, pas dans une cave de taupe. Un vrai vote. Chaque voix comptera, même celles des musaraignes.

Le Loup sourit, ironique.

— Très bien. Si vous voulez un vote... faites donc.

Et, pour la première fois depuis longtemps, les animaux du bois se réunirent tous.

Les hérissons, les grenouilles, les pies, même les escargots en grève. Chacun s'exprima. Et à la surprise générale... ou peut-être pas, le Loup perdit.

La clairière retrouva peu à peu son calme. Les caméras furent démontées, les taxes suspendues, et Yoyo eut droit à un congé — bon, un seul jour, mais c'était un début.

### **Épilogue : Le bois, version 2.0**

Le Loup, quant à lui, prit un poste d'animateur radio forestier : "Parlons Crocs", une émission à succès chez les carnivores nostalgiques. Lapinette se mit à la cuisine écoresponsable, et lança un tuto "carottes véganes sans or". Le Hibou publia un recueil de proverbes intitulé "*Parler, fatigue moins, que le silence*".

Et Yoyo ? Il ouvrit un petit service de livraison... à vélo-chenille. Il livrait ce qu'il voulait, quand il voulait. En échange, les habitants lui donnaient des histoires, des chansons, et parfois un gâteau aux glands.

### **Morale**

Dans l'immensité du bois, les petites voix résonnent. Et parfois, il suffit d'un campagnol fatigué pour réveiller tout un bois endormi.

Car dans chaque société, qu'elle soit peuplée d'animaux ou d'humains, les décisions ne devraient jamais appartenir à ceux qui parlent le plus fort, mais à ceux qui vivent les conséquences au quotidien.

Les discours séduisants, les promesses bien emballées, ou les likes en carottes d'or ne suffisent pas à nourrir une forêt entière.

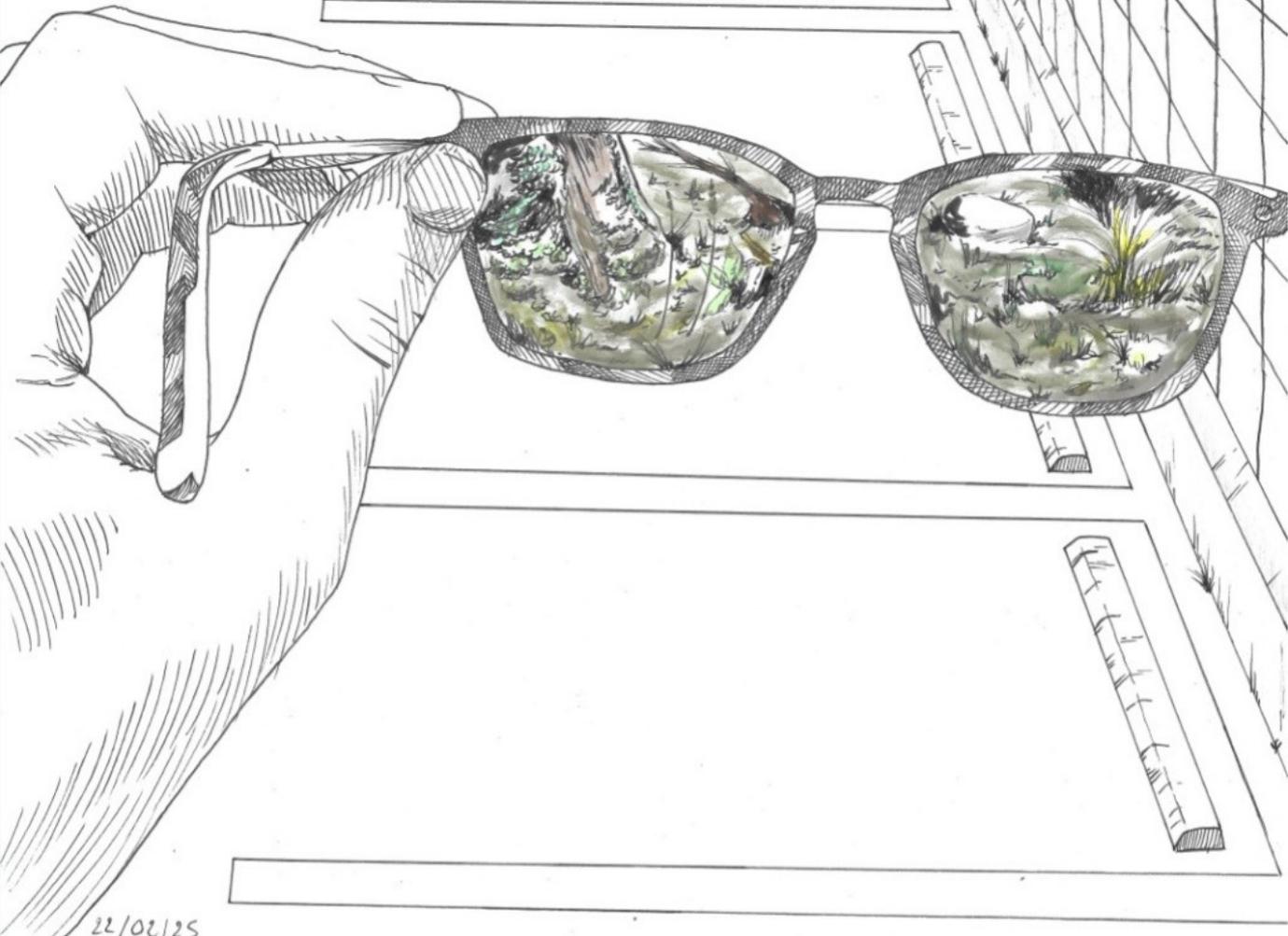
La véritable force d'un peuple — ou d'un bois — repose sur l'écoute, le courage de dire non, et surtout, la solidarité entre ceux qu'on n'entend jamais dans les grands discours.

Parce que même les plus petits, les plus discrets, ou les plus épuisés ont souvent les choses les plus justes à dire.

Et si la forêt a un avenir, c'est parce qu'un jour, quelqu'un, quelque part, osera dire :

**"Et si on arrêtrait de faire semblant ?"**

Illustration de Raphaël Dupont pour sa nouvelle « Rolling stone »



## Deuxième prix ex-aequo :

### Raphaël Dupont, T5, « Rolling Stone »

Je suis atteint d'arboropie. C'est une maladie dégénérative des yeux, dont la propagation exponentielle a déjà touché plus de 90% de la population mondiale. Elle cause une incapacité totale à observer un arbre. D'ailleurs, je me demande pourquoi les musées s'évertuent encore à en exposer des spécimens, car bon nombre de visiteurs passent devant sans pouvoir les voir. Cela fait déjà plusieurs décennies que les scientifiques connaissent son existence, mais elle n'a semblé être prise au sérieux qu'il n'y a que quelques mois seulement. Certains disent que c'est le fruit de notre mode de vie effréné, d'autres invoquent des facteurs génétiques. Les adultes n'ont jamais su s'entendre à ce sujet. Mais à vrai dire, elle ne dérange qu'une minorité, voir un vaste parking à la place d'un terrain arboré semble bien plus rassurant.

Aujourd'hui mon père m'emmène chez l'opticien. Après avoir ausculté ma rétine, il déclare devoir me soumettre à un questionnaire. Il demande alors à mon père de quitter momentanément la pièce, sous prétexte que je ne devais surtout pas être influencé par ses réactions. Pendant que mon père s'exécute, l'opticien brandit un stylo qu'il pose délicatement sur une feuille de papier avec une solennité inhabituelle. D'un air grave, il m'explique les règles :

*-Tu ne pourras répondre que par oui ou par non, c'est compris ?*

J'acquiesce avec appréhension face au sérieux dont il fait preuve et à l'importance qu'il donne à cet exercice.

*-T'est-il déjà arrivé de... Il marque une pause, le regard scrutant le fond de mes yeux. ... d'espérer très fort entourer de tes bras le tronc d'un arbre ?*

Je réponds par l'affirmative, une réponse qui paraît le perturber. Ses yeux s'écarquillent. Un instant, je crois avoir échoué à l'examen. Mais à ma grande surprise, il s'approche de moi, se penche légèrement et, d'une voix basse presque conspiratrice, murmure, tout en oubliant la suite du questionnaire :

*- Je développe secrètement un projet et cela depuis la fin de mes études. Cela concerne les arbres.*

Il parle des arbres comme s'ils étaient des entités disparues, oubliées dans les plis du temps. Selon lui, ils ont cessé d'exister véritablement parce qu'on ne les regarde plus. Maman dit la

même chose, même si je ne voulais jusqu'ici pas y croire. *Il faut rééduquer l'œil à la nature. Et c'est pour cela que j'ai inventé ces lunettes...*

Ses lunettes, son œuvre, celles qui, selon lui, pourraient sauver le monde, rien que ça. Il souhaite les tester sur moi, un cobaye particulièrement motivé et digne, selon lui, de cette expérience.

Après avoir emprunté le chemin de l'extérieur, je prends une grande inspiration avant de chausser lesdites montures. C'est alors que je vois l'éclat de lumière filtrer à travers les feuilles d'un arbre majestueux. Les rayons du soleil dansent, se frayant un passage comme des doigts d'or effleurant doucement l'espace. Le vert est omniprésent, il domine toutes les autres teintes et nuances. Un apaisement profond m'envahit, une sensation de sérénité sous ce toit végétal protecteur. Chaque arbre est une œuvre d'art, un chef-d'œuvre vivant, parfait dans sa complexité. Sous mon pied, un caillou roule et se dérobe. Au loin, j'aperçois une marre, bien remplie, à la faveur des récentes pluies. J'approche sans bruit et mon silence laisse la place au chant des grenouilles. Elles apparaissent dans l'ombre d'un arbre au tronc tordu, comme contorsionné au-dessus de l'eau. Les nénuphars, dignes d'un tableau de Monet, semblent constituer des plongeurs à batraciens. L'expérience était plus que concluante, une porte ouverte vers une planète aux ressources séduisantes.

Vous voyez la nature, vous aussi, je présume. Mais eux, *eux*, ils ont vu un parking. Un simple décalage de perspective, et voilà que la beauté se transforme en simple utilité. Retirer les lunettes et tout redevient comme avant : un champ de béton sans âme. Ils ont préféré l'utile à l'essentiel, l'artifice au vivant. C'est là la vérité que le monde veut ignorer. Ils ont choisi un paysage de néant.

Ces lunettes... Elles avaient une inscription en minuscules caractères : *Promenez-vous dans les bois.*

Je suis convaincu que pour rejoindre ce monde au cœur du végétal, il faut peut-être juste se permettre de regarder avec un peu plus d'attention, d'amour. Pas besoin de lunettes. Parce que, dans le fond, ce n'est pas la nature qui a disparu, c'est notre capacité à la regarder qui s'est éteinte.

Je ferme les yeux un instant, aspirant l'air frais qui semble se charger d'un parfum oublié. Les arbres, invisibles pour la majorité, sont là, tout près. Toujours vivants. Toujours là. Peut-être même plus qu'on ne le pense.

## Deuxième prix ex-aequo :

### Eline Castelin, 2nd5 « Mon amie »

La porte claque, je serre mes lacets pour ne faire qu'un avec mes baskets.  
J'inspire, expire et m'élançe.

Je ne cours pas vite, je me contente juste d'essayer de faire fuir toutes mes pensées, de ne pas me faire rattraper par ma nouvelle amie qui court juste derrière.

Cette amie est arrivée dans ma vie lors de la rentrée en seconde, en quelques semaines seulement on est devenues plus proches que je ne l'ai jamais été avec personne.

J'ai la sensation qu'elle ne me lâchera plus.

Je m'enfonçe dans la forêt en repensant à tous ces moments passés avec elle.

La forêt devient de plus en plus dense, mais je n'hésite pas à m'y perdre en prenant le premier chemin que je croise, sans même savoir où cela va me mener.

Je cours, je ne fais que courir. A cet instant, je comprends ma grand-mère qui me disait que courir faisait guérir, moi qui pensais que cela ne faisait que faire transpirer en laissant d'horribles courbatures.

J'écoute les bruits des oiseaux qui se taisent petit à petit, engloutis par la nuit alors que celui des lucioles prend de plus en plus de place.

J'accélère le rythme espérant que cela fera taire mon amie. Pourtant elle est toujours là, elle redouble d'énergie et me parle de ce dernier DS où j'ai eu une note franchement médiocre.

Je ne veux plus l'entendre alors je me concentre sur le ciel qui était jusqu'alors bleu avant que le soleil ne se mette au lit, nous laissant admirer ses couleurs orangées qui, dans quelques minutes, s'éteindront, laissant place à l'obscurité.

J'essaie de me concentrer sur le ciel mais elle continue de me parler, elle évoque ce garçon qui me parlait en croyant que parler avec des filles c'était comme taper dans un ballon, qu'il suffisait de jongler, alors pour la semer j'accélère encore.

Je m'enfonçe encore plus dans cette forêt alors que les derniers bruits de la journée s'estompent. Il n'y a plus que nous deux, je me sens privilégiée d'assister à un tel spectacle ; celui d'une forêt qui s'endort.

J'ai beau accélérer, elle ne cède pas et continue de me suivre, alors je change de technique, je ralentis un peu le pas ; je l'aurais sur la durée.

Son souffle s'intensifie mais elle continue de me parler, elle me dit à quel point elle a trouvé ça humiliant quand je n'ai pas su quoi répondre à la question du prof de maths. Je n'ose pas lui dire que je savais la réponse mais que la peur de me tromper m'a paralysée, elle trouverait encore à y redire, alors je continue de courir, en espérant qu'elle finisse par se taire.

Cela fait une heure que je cours. Je cours encore parce que je ne veux plus m'arrêter. Chaque pas que je fais l'épuise de plus en plus, ce qui l'empêche de parler. Et je sais que si je m'arrêtais elle se remettrait à parler alors je cours.

La nuit est totalement tombée, les quelques bruits de feuilles qui crépitent me font sursauter, mais je continue quand même. Je me dis que, tellement apeurée, mon amie finira par partir.

Il fait noir et un peu froid, je le vois à la buée qui sort de ma bouche quand je souffle. Mes mollets commencent à chauffer pourtant je n'ai pas chaud, je me sens bien, je me sens libre.

Mon amie devient de plus en plus lente, elle traîne derrière moi mais persiste à me suivre.

Je me dis que plus on passe de temps ensemble et moins je l'apprécie.

Elle est omniprésente dans ma vie, je pense qu'il n'y a que quand je cours que j'arrive à la semer, alors une nouvelle fois, je continue.

La forêt n'est pas totalement silencieuse, j'entends deux voix à quelques pas de moi. Je continue d'avancer et finis par les croiser, ils n'ont pas l'air dangereux, c'est seulement un couple de gens de mon âge ; la fille rit aux éclats pendant que son copain la regarde les yeux brillants d'amour.

Je les dépasse et me perds dans mon imagination, je m'imagine leur rencontre, la soirée qu'ils viennent de passer et même leur avenir.

J'ai le sourire aux lèvres jusqu'à ce que mon amie me rattrape. Je ne la vois pas mais j'entends ses pas qui résonnent dans la forêt.

Elle se met à me parler, me dit qu'il faut que j'arrête de rêvasser, que de toute manière personne ne voudrait de moi.

Je ne réagis pas, je me contente de baisser les yeux sur mes pieds qui se posent sur le sol de la forêt.

Le froid commence à se faire ressentir même si je suis transpirante, pourtant je ne m'arrête toujours pas. Je ne demande pas grand-chose, seulement quelques minutes sans bruits, quelques minutes sans qu'elle se mette à parler sans arrêt.

Mes foulées deviennent de plus en plus grandes, mais elle tient le rythme en continuant de parler. Je n'arrive pas à comprendre comment elle arrive à trouver autant de sujets de conversation, comment elle arrive à se souvenir d'autant de choses et à me les répéter en boucle.

Cette fois, elle ne me parle pas de cette note médiocre, ni de mes relations inexistantes, ni de mon manque de confiance en moi, à la place ; elle se met à énumérer tous les regrets que j'ai et qu'elle a pu répertorier.

Ce n'est que quand elle évoque mon regret de ne pas avoir parlé de notre amitié toxique dont j'aurais pu maintes fois me débarrasser avant qu'elle ne prenne trop de place, que je me mets à courir plus vite, je cours, je ne l'écoute plus, je tourne à droite, à gauche, re à droite, dans l'unique but qu'elle disparaisse enfin.

Je cours, en entendant de moins en moins sa voix, et c'est comme si à chaque pas, un de mes problèmes disparaissait, laissant place à un grand silence.

Je ne l'entends plus, et c'est là que je reconnais la vraie liberté, la liberté de penser par moi-même sans cette voix qui me bouffe le système, me répétant que je ne suis jamais assez ou toujours trop.

Et enfin, je le sens, j'y suis arrivée, j'ai réussi à la fuir, je n'entends plus rien, même pas mes pensées.

Je ne l'entends plus, elle, ma chère amie.

Je crois qu'elle se nomme anxiété, mais je ne lui ai jamais vraiment demandé.

La seule chose que je sais, c'est qu'elle me bouffe tellement que ce n'est pas elle que j'essaie de fuir ; c'est moi-même.



## Deuxième prix ex-aequo :

### Olivier Thomas, 1ere2, « l'odeur des pins »

“Je reviens les filles, je vais aux toilettes”, dis-je d’un air tout à fait normal. Je me barre vite fait et marche rapidement vers les sanitaires. Je remarque qu’aucune cabine ne semble être occupée, tant mieux. L’odeur de nettoyant me dégoûte. J’entre précipitamment dans l’une d’elles, verrouille la porte et m’agenouille face à la cuvette. Je vomis jusqu’à ce qu’il ne reste plus rien. Une fois terminé, je reste là quelques secondes. Ça fait bientôt un mois que ça m’arrive régulièrement, et de plus en plus. Encore un truc à ajouter à la liste de ce qui ne va pas chez moi. Je tire la chasse et sors pour me rincer le visage. Une fille est entrée entre-temps, elle me regarde calmement, avec ses belles boucles évidemment bien mieux définies que les miennes, je préfère ça que l’inverse de toute façon. Je vois qu’elle s’apprête à dire quelque chose alors je sors en vitesse sans lui en laisser le temps. J’accroche un sourire à mon visage, et je rejoins mes amies.

*Je cours, encore et encore et je ne sais même pas pourquoi. Je trébuche sur une racine mais je ne ralentis pas. L’odeur de pin me prend horriblement le nez. Je regarde devant moi et ne vois que des arbres à perte de vue... Uniquement des pins. “Salut, ça va ?”. Je ne m’arrête surtout pas pour voir qui a dit ça, cette voix me terrifie. Y’a pourtant aucune raison, elle est tout à fait normale, même un peu sympathique. Mais pourquoi je cours ?*

Je suis explosée de fatigue. Ça doit se voir puisque Eve me demande “Pas bien dormi ? Toi aussi c’est à cause de la disserte ?” Et merde. “Je l’ai complètement oubliée”. Elle me regarda d’un air navré, qu’est ce qu’elle me fatigue quand elle fait ça. Alors je lui lance “Pas la peine de me regarder comme ça, je sais que c’est pas bien et ma moyenne est là pour me le rappeler”. Et évidemment Antoine la ramène en me disant : “Pas la peine de l’agresser, t’as tes règles ou quoi ?”. S’il était à côté de moi je lui en aurais collé une, mais je décide de me taire. Je préfère passer pour une meuf incapable d’argumenter que de commencer des disputes. Je me concentre alors sur le repas devant moi que j’ai à peine touché. J’en reprend un peu du bout des dents, et l’avale avec difficulté. De toute façon si c’est pour que ça ressorte dans quelques heures...

Je griffonne ce que raconte le prof dans mon cahier. Ça me passe complètement au-dessus. Ça n’a pas toujours été le cas pourtant, il y a quelques mois à peine je m’intéressais à presque chaque cours. Ma volonté a disparu et je ne sais pas vraiment pourquoi. C’est arrivé à peu près en même temps que mes vomissements d’ailleurs. Je ferme un moment mes yeux rouges de fatigue. *Putain je suis où ? Je commence à courir. Je ne sais pas pourquoi. Les centaines de pins défilent devant moi, l’odeur me prend au nez. J’entends cette voix familière : “Salut, ça va ?”. J’ai peur, je continue de courir. Mais ce n’est pas rationnel, il me faut toute ma volonté pour m’arrêter. Je me retourne et j’aperçois un homme, il me sourit avec ses belles dents bien alignées...*

“N’est-ce pas Mara ?” Je me réveille en sursaut. Merde, j’ai fermé les yeux trop longtemps. “Vous pouvez répéter Monsieur ?” dis-je d’un air coupable. Il me jette alors lui aussi un regard navré... ils se sont donné le mot ou quoi ? “A l’avenir veuillez prêter plus d’attention à mon cours au lieu de rêver à vos petits amis imaginaires”. Evidemment, la classe éclate de rire en me regardant. Je sens le rouge me monter aux joues. Mais quel connard, et quel rêve à la con, il

revient tout le temps en plus, et je ne sais même pas pourquoi. Je sors du cours la première et me rue vers les toilettes. Peut-être que cracher ma bile me fera du bien, je finis par m'y habituer.

C'était encore une journée de merde, ça devient la norme en ce moment. Même une fois chez moi ça ne va pas mieux. "A table !" La voix de mon père résonne dans toute la maison. Il a fini son service, je ne l'ai pas entendu rentrer. Je descends lourdement les escaliers, appréhendant déjà le repas. C'est un enfer ces derniers jours, je n'ai juste pas envie de devoir parler. Je m'assois en silence. Il amène les assiettes :

"Ça va ma chérie, ta journée s'est bien passée ?

- Oui, comme d'habitude".

Je vois du coin de l'œil qu'il me fixe, alors je me concentre sur ma viande. L'ambiance est pesante. Je crois qu'il s'inquiète pour moi, c'est vrai qu'avant, j'étais bien plus loquace. Maintenant j'ai une langue de plomb et bien trop de cernes. "Est-ce que tu vas bien en ce moment ?". Il demande ça d'une voix si douce, ça ne me plaît pas. "Oui oui, bien sûr". Je vois bien que ça ne lui suffit pas. "C'est juste que je dois beaucoup travailler en ce moment, mais c'est tout". "Écoute, reprend-t-il, je vois bien que tes résultats baissent en ce moment, s'il y a quoi que ce soit tu sais que tu peux me parler ?" "Ouais...". Il y a un blanc, je le sens venir gros comme une maison. "Je sais que depuis que ta mère est partie ça n'est pas pareil, elle nous manque beaucoup à tous les deux mais je suis sûr qu'on réussira à surmonter cette épreuve". Et voilà... Il recommence ses longs discours sur l'unité de notre famille... qui n'a jamais existé. Ça m'énerve ! J'en ai vraiment marre ! Ça n'est pas pour rien qu'elle s'est barrée ! Elle ne m'a jamais aimée et je me porte mieux sans elle.

"Elle me manque absolument pas !", j'ai peut-être crié fort mais j'en peux plus de ses paroles vides. "Parle-moi, je t'en prie !" dit-il en me prenant la main.

Je vais exploser. "Je n'ai absolument rien à te dire !". Je me dégage brusquement et je m'en vais sur ça, comme une lâche. Je monte en trombe dans ma chambre, furieuse. Pourtant je sais qu'il ne mérite pas ça. Ce n'est pas lui qui me fatigue, c'est moi. Je ne suis pas foutue de me comporter normalement, je ruine les moments des autres quand je suis avec eux. Je sors me mouiller le visage dans la salle de bain en évitant la personne hideuse que le miroir s'obstine à me montrer. Une personne qui a perdu sa joie de vivre, une personne qui était sportive, qui courait souvent, une personne qui réussissait ce qu'elle faisait.

Maintenant elle n'a plus de volonté pour rien. Ce n'est plus une personne, c'est une épave. Je m'allonge dans mon lit, et pour une fois, étonnement je ne mets pas longtemps à trouver le sommeil.

*Je cours, l'odeur de pin monte dans ma gorge. "Salut, ça va ?". J'ai horriblement peur mais je m'arrête et me retourne. Il est là, il me regarde et me souris. Il s'approche lentement. "Ça fait longtemps que tu fais du footing ici ?" demande-t-il de sa voix sympathique. Je ne réponds pas, et il continue de sourire. "Qu'est-ce que vous me voulez ?". Pourquoi est-ce que j'ai aussi peur ? "Rien, juste discuter un peu, ça fait un moment que je n'ai croisé personne". Il est de plus en plus proche. "Tu sais, je te trouve très jolie." Il est trop proche. Je devrais recommencer à courir, mais je n'y arrive pas. "Ça te dirait de...". J'arrive enfin à pousser sur mes jambes pour fuir. Je vais aussi vite que possible, il est derrière moi, toujours souriant. Je trébuche sur une racine mais je ne m'arrête pas, je ne dois pas m'arrêter. Soudain, je sens un coup sur mon dos qui me fait vaciller. Je m'écroule. Je me retourne rapidement. Il est au-dessus de moi, son visage se déforme, son sourire s'agrandit. Non. Il porte les mains à sa ceinture. Non. Il me colle. Non ! J'ai mal, il fait*

*noir, je ne sens plus que l'odeur du pin, de plus en plus forte. J'ai mal. J'ouvre les yeux et vomis instantanément, l'odeur de sève est encore dans mon nez. Maintenant, je me souviens...*

J'arrive devant les portes fermées du lycée. J'ai toujours la nausée, pourtant je n'ai rien mangé... Je vois son sourire partout, c'est insupportable. Ça me retourne l'estomac. Un surveillant arrive pour m'ouvrir. "Allez, grouille-toi" me lance-t-il. Son ton me fait peur, alors je passe devant lui en baissant les yeux, arrivant à peine à articuler un merci. Heureusement il ne m'en tient pas rigueur et j'arrive à me faufiler jusqu'à mon cours sans souci. Quand j'entre je vois Eve qui me regarde froidement depuis le coin de la classe. Je ne sais pas ce que je lui ai fait, ou alors j'interprète tout. Je ferme un peu les yeux en m'asseyant, pour les reposer. *Son visage se déforme, je vois son sourire, j'ai très mal.* Je me redresse en sursaut, heureusement personne ne semble avoir remarqué. J'ai les larmes au bord des yeux. Je ne sais même pas parler de mes problèmes aux gens mais je n'ai pas envie qu'ils me disent à quel point j'ai été stupide, conne, débile de courir seule dans cette forêt. On m'a tellement dit que c'était dangereux.

Ce visage envahit mes pensées, je le vois partout, et je n'arrive plus à parler à personne. En même temps, pourquoi les gens voudraient-ils me parler ? Je dois être effrayante avec mes cernes et scènes. "*Salut ça va ?*". Je me retourne en sursaut, horrifiée, mais ce n'est qu'Antoine. "Pourquoi tu me regardes comme ça ? Qu'est-ce que je t'ai fait encore ? Déjà que je suis gentil de venir te voir alors qu'on a l'impression que tu nous évites !" Et il s'en va... Il a raison, je suis une personne horrible, je me dégoûte tellement, ça me donne encore envie de vomir ; alors je retourne pour la troisième fois aux toilettes.

Quand je sors de la cabine, la fille aux cheveux bouclés de l'autre jour est là. Elle me regarde d'un air grave. Je tente de l'esquiver comme la dernière fois mais, elle ne m'en laisse pas le temps et attrape mon bras. "Ecoute, t'as pas l'air d'aller bien, tu peux me parler si tu veux." Sérieusement, je tombe sur une qui joue les héroïnes ? Comme je ne réponds rien elle ajoute avec un petit sourire "Je suis pas psy mais on m'a toujours dit que j'avais de bons conseils." Pour qui elle se prend celle-là ?

"Ça va très bien, merci.

- Les cernes sous tes yeux me font signe que non." Elle m'énerve.

- C'est bien gentil de ta part de vouloir m'aider mais j'en ai pas besoin merci".

Alors que je m'apprête à sortir, elle me balance

"Tu sais, c'est pas bon pour toi de rester comme ça, tu devrais voir quelqu'un

- S'il suffisait de savoir, il n'y aurait plus de problème dans le monde" rétorquais-je en arrivant enfin à partir.

Je regrette presque instantanément.

Pourquoi je suis aussi méchante avec tout le monde, alors que cette personne voulait m'aider ? Elle avait l'air si gentille, et moi je ne fais que le mal. Je ne peux pas revenir vers elle, elle me prendrait pour une folle. Je me fatigue tellement.

J'ai horriblement mal au crâne. "*Tu sais, je te trouve très jolie.*" Ce n'est pas possible, il ne peut pas être là. Mais dès que je ferme les yeux je vois son sourire atroce. L'odeur de pin me prend le nez. Je m'effondre dans un coin du couloir. *Les rangées d'arbres défilent devant moi.* Des dizaines de jambes passent sans s'arrêter. *J'ai mal.*

Je ne sais pas comment j'arrive encore à trouver la force pour venir ici, peut-être pour que mon père ne puisse pas s'inquiéter si je reste à la maison. Je voudrais juste dormir un peu. Je ne vais plus pouvoir enchaîner les journées comme ça, mon mal de tête ne me quitte plus. Je

garde tout ça en moi, je préfère que ça ressorte dans les toilettes que sur les gens à qui je tiens. J'aperçois Eve et les autres un peu plus loin. Peut-être que leur parler me changera les idées, peut-être que son sourire partira, que j'aurai moins *mal*. "Elle me fatigue trop, je suis désolé". Je me fige. "Pourquoi ça serait toujours à nous de faire des efforts pour elle, si elle a décidé de s'exclure et bien qu'elle le fasse". Je ne veux pas en entendre plus. Elles sont mauvaises pour moi. Ou bien c'est moi qui le suis ? Je ne veux plus parler, ça n'aurait pas aidé. Je fais demi-tour et marche rapidement, *les pins défilent*.

Je ne prends même plus la peine de rien. *J'ai mal*. Je mange seule le midi. C'est logique. J'ai été la pire des connasses. Je mérite ce qui m'arrive. *Je cours, je me retourne, je le vois*. Je n'en peux plus de tout ce que je vois, je n'en peux plus de l'odeur. Je voudrais simplement que tout s'arrête. "*Tu sais que c'est pas bon pour toi*". Evidemment que je sais ! Je ne peux pas tenir une minute de plus au milieu des autres élèves. Je décide de rentrer chez moi. Je marche, sans vraiment regarder où je vais. Quand je relève les yeux ils sont là devant moi : les arbres. Je fonds en larmes, alors je cours, *encore et encore*. Je l'entends derrière moi.

*"Faire des efforts pour elle"*.

J'arrive chez moi. *J'ai mal*. Ma tête va exploser, je veux que tout s'arrête. J'entre dans la chambre de mon père, m'agenouille devant le coffre en ne prêtant pas attention aux chuchotements ni à l'odeur qui m'écoeure. Je connais la combinaison. Tout sera bientôt fini. Je saisis l'arme. "*Arrête, je sais que tu aimes ça*". Je ferme les yeux et appuie sur la détente.

*L'herbe fraîche verdoyante s'étend à perte de vue devant moi. Le ciel est bleu, l'air pur. Il n'y a aucun pin à l'horizon. Tout est enfin calme.*



## DAN, « Une promenade, un bois, un loup », 2nde 4

Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas, si le loup y était il nous mangerait.

Le loup y était et m'a mangée . Il mangea ma vie, mon âme, mais surtout mon coeur. Mon coeur, mon insouciant coeur qui ne savait ce qui allait se passer. Mon insouciant coeur qui n'a su se protéger. Mon insouciant coeur qui battait d'amour et d'espoir qui avait tant souffert durant cette promenade dans ce bois. Le loup me l'a pris, me l'a arrachée, me l'a dévoré. Le pire dans tout ça, c'est que je l'ai laissé faire. Mais petit à petit, sans même que je ne m'en rende compte, il me mangea, j'ai été une flamme consumée jusqu'à la cendre. Il ne me fit voir que par lui, jurer que par lui, vivre que pour lui. Il n'y avait plus que lui. Jusqu'à ce qu'il finisse par me dévorer.

Cette promenade dont je vous parle a été magnifique, la plus belle promenade de ma vie. Au début du bois, tout est beau et rose, les fleurs sont belles, les arbres sont grands, témoins et silencieux d'un amour naissant. Émerveillée je marchais sans me poser de questions. Plus on avançait dans ce bois plus il changeait, devenait sombre, étouffant, emprisonnant, plein de haut et de bas. Le vent me poussait à continuer ce chemin et à découvrir ce bois, il me répétait d'être patiente, que le chemin d'un bois est ainsi forcément fait et qu'après la tempête vient le beau temps. Je continuais aveugle et sourde à ma raison, j'ai choisi mon coeur, j'ai choisi le loup. Le loup était toujours là, il hantait mes pensées, mes rêves. Il était fascinant, hypnotisant. Je l'aimais. Alors j'ai continué d'avancer aveuglément, ne me préoccupant pas de la tournure que prenait ce bois. Rien n'était plus comme avant. Ses caresses se transformèrent en griffures féroces, les mots doux en morsures. Il avait beau me frapper, m'insulter, me rabaisser, je lui pardonnais. Le loup avait ce pouvoir magique, le pouvoir de me faire oublier ma douleur en plongeant simplement son regard dans le mien. Il était la cause de ma souffrance mais c'était mon seul remède. Le bois était devenu ma prison, j'y étais attachée. Aussi insupportable soit-elle, tant que le loup y était, j'y restais. Mais où était donc passées les belles fleurs et grands arbres du début ? Pourquoi cette étincelle qui m'avait tant attirée a-t-elle disparu?

La lumière a fini par s'éteindre, me laissant seule dans ce bois. Il n'avait plus rien à voir avec le bois que j'ai connu, beau, grand, fleuri. Il était devenu étroit et sombre, impossible de

continuer ma promenade. Le vent ne soufflait plus pour me guider, il s'était tu. Le loup, lui, était toujours là, du moins c'est ce que je croyais. Je tendis la main dans le vide, cherchant sa présence, son souffle, son regard envoûtant qui, autrefois, me faisait oublier la douleur. Mais il ne restait que le silence. Pas une ombre, pas un bruit. Il était parti me laissant là, seule, dévorée, brisée au milieu de ce bois. Je le vis au loin, marcher sans se retourner, il était parti sans même un mot, sans même un regard, sans même un au revoir. Le loup qui m'avait tout pris, à qui j'ai tout donné, mon corps, mon âme, ma vie, mon cœur, tout, venait de m'abandonner sans un mot, sans un regard. J'avais cru que ce bois était notre histoire, qu'elle ne finirait jamais. Mais tous les bois ont une entrée et une sortie, un début et une fin. Il m'a brisée en m'aimant, et en l'aimant, je me suis brisée. Il s'en allait comme si je n'avais jamais existé. Comme si je n'avais été qu'un jeu, une proie sans importance. Il ne restait plus rien de moi. Je n'étais rien sans lui. Son amour était un poison. Un poison que je savais mortel, mais dont je ne pouvais me passer. Je restai seule, seule à attendre un loup qui ne reviendra jamais.

Je me suis promenée dans les bois, le loup y était et m'a mangée.



## **Ellie ANSENS—LOTHE, 2nd9, « l'arrivée au lycée »**

Les filles étaient persuadées de s'être perdues. Il faut dire qu'après une bonne vingtaine de minutes à marcher à l'aveuglette entre les arbres, la course d'orientation s'était lentement transformée en une course pour leur survie. Pour leur défense, laisser une trentaine d'adolescents en binômes, seuls dans une forêt, sans boussole ni téléphone et armés uniquement d'une carte et de leur chance, n'était sans doute pas l'idée la plus brillante que la professeure ait eue. Mais comme elle le répétait toujours, d'un ton un peu trop satisfait : « Les bons élèves y arriveront. »... Enfin, cette même prof n'avait jamais vraiment caché qu'elle adorait se moquer de ses élèves (bons ou non), alors à vous de juger de sa culpabilité dans l'histoire...

Revenons donc aux filles.

Au début, c'était juste un détour. Un petit écart de rien du tout, pour éviter les orties qui barraient le chemin. Elles riaient encore, un peu essoufflées, mais de bonne humeur. Elles se disaient que ce serait une anecdote marrante à raconter en rentrant. Mais à mesure que le temps passait, que les balises devenaient introuvables et que la carte semblait de moins en moins utile (déjà que ça n'aidait pas beaucoup), le doute avait commencé à s'installer.

Et maintenant... Eh bien, cela faisait un bon moment qu'elles marchaient, et la forêt ne ressemblait plus du tout à celle du début. Les arbres étaient devenus plus hauts, plus denses, plus sombres aussi. Le ciel, autrefois visible par endroits, était désormais complètement englouti sous l'épaisseur des branches. La lumière peinait à filtrer jusqu'au sol. Les oiseaux ne chantaient plus. Même les moustiques avaient cessé de danser autour d'elles. Il n'y avait plus rien. Rien d'autre que le bruit de leurs pas dans la boue, quelques craquements lointains venus d'on-ne-sait-où, et ce silence, pesant, qui leur collait à la peau.

L'odeur semblait, elle aussi, avoir changé. Ce n'était plus l'odeur de feuilles ou de bois, non... Ça sentait le renfermé, le pourri. L'eau croupie. Elles froncèrent le nez et se regardèrent, incertaines.

-« Je pense qu'on s'est perdues... » murmura doucement l'une des filles, la plus petite.

Cela semblait plutôt évident depuis le début.

L'autre la fixa un instant, comme si elle venait de sortir l'évidence du siècle, mais elle n'ajouta rien. Elle se contenta de soupirer longuement, balayant les environs du regard, probablement à la recherche d'une quelconque balise miraculeuse qui pourrait leur sauver la face (ou leur fierté, au choix). Elle grogna, une main dans la boue, l'autre crispée sur ce qu'il restait de sa

patience (bien fait pour elle, aussi : qui met un pantalon beige à quatre-vingt balles pour aller courir en forêt ?)

Soudain, distraite par les idioties de la plus petite, la plus grande (en âge tout comme en taille) s'étala lamentablement au sol. La faute à ce sol traître, boueux, glissant, qui n'avait rien trouvé de mieux que de disparaître sous ses pieds. Elle avait cru pouvoir éviter la chute, tentant de s'agripper à une petite feuille pendante d'un arbre dans un réflexe aussi désespéré qu'inutile. Le résultat ressemblait plus à une mauvaise tentative de danse contemporaine qu'à un effort réaliste pour préserver son équilibre (et sa dignité auprès des lecteurs).

La plus petite, qui n'avait pas cessé de ricaner depuis qu'elles avaient quitté le chemin, explosa de rire. Le karma, toujours bien présent pour distribuer les malheurs la fit tomber à son tour.

-« C'est le pied, on est perdues, couvertes de boue et-

- J'ai faim en plus.

- ... Et, en plus, tu as faim... » siffla la plus grande, le visage dans la terre.

Elles essuyèrent leurs mains sur les écorces, tentant de se débarrasser de la boue qui s'y accrochait encore, puis jetèrent un coup d'œil à ce qui s'étendait devant elles.

Le décor avait radicalement changé : là où elles s'attendaient à retrouver des sentiers, il n'y avait rien d'autre qu'un champ boueux et lugubre. Le sol était spongieux, saturé de liquide brunâtre et puant.

-« Ça sent la mort... » souffla la plus grande.

La plus petite hocha lentement la tête, une main devant la bouche, tentant tant bien que mal de ravalier un haut-le-cœur. On aurait dit qu'il flottait dans l'air, quelque chose d'un peu trop... Organique... Mais malgré le malaise, malgré le bon sens qui hurlait de faire demi-tour, elles continuaient d'avancer. Comme attirées par quelque chose. Un instinct idiot, ou l'espoir délirant qu'au bout de ce terrain gluant, il y aurait un chemin. Un vrai. Avec peut-être un sentier, ou même dans leurs rêves les plus fous, une balise.

Puis, passées un tronc pourri, elles les virent...

Une clairière noyée de brume, à moitié avalée par la vase, s'étendait devant elles. Et là, posés, comme destinés à être exposés, reposaient des corps d'animaux. Beaucoup. Trop. Pour éviter de froisser la raison des lecteurs les plus chastes (et de déclencher des crises existentielles chez les végans), les détails seront passés. À noter, néanmoins, que la faune était bien plus diversifiée qu'on ne pourrait le penser. Les filles étaient pétrifiées de terreur. Seule leur respiration, un peu trop rapide pour être saine, trahissait leur présence. Le silence était devenu si pesant qu'il exerçait une pression sur leurs épaules, les affaissant. La plus petite osa un pas en arrière, mais son pied s'enfonça dans la boue dans un bruit disgracieux.

-« On... on devrait partir, non ? » grimaça t-elle.

Alors qu'elles allaient trouver le courage de prendre leurs jambes à leur cou, le corps d'un écureuil se secoua, avant de relever la tête pour pousser un soupir :

-« Ne prenez pas médecine... »

La plus grande glapit... Elle venait vraiment d'entendre un écureuil parler de son avenir... ?

-« Attention à Parcoursup... » souffla un mouton, non loin.

Ces bêtes n'étaient en réalité pas au bord de la mort, mais plutôt au bord du burn-out. Le silence revint, puis fut couvert par un concert de plaintes :

-« J'ai été accepté à Paris, mais la ville, c'est Saint-Raviol-les-Bains. J'ai pas le permis...

- J'ai mis « métiers du livre ». Ils m'ont envoyé en génie mécanique...

- Mention très bien... Mais pas de place...

- J'ai coché au pif. Maintenant j'avais en prépa...

- Parcoursup m'a brisé. Je voulais juste être fleuriste... »

En comprenant qu'elles ne risquaient rien, les filles se ressaisirent.

-« C'est donc ça l'avenir ? » demanda la plus petite.

L'aînée scruta les arbres au loin. La fin du marécage. La fin du cauchemar. Un mince rayon de lumière filtrait entre les branches, comme une promesse.

-« Je pense qu'on devrait foncer... » siffla t-elle.

La plus jeune hocha la tête, convaincue. Elle jeta un dernier regard aux animaux, annihilés mentalement, avant de se mettre en route, suivant son amie.

-« Si ça se trouve on se reverra ici dans quelques années.

- Tu seras quel animal ?

- Un hamster. Et toi ?

- Un renard. »

Cet événement restera, sans doute, gravé dans leur mémoire. Mais maintenant, revenons aux animaux. On leur souhaite tout le bonheur, sans hypocrisie, et j'aimerais, en tant qu'auteure, les encourager à, malgré les difficultés, passer ce marécage et retrouver le chemin lumineux (courage à tous nos bacheliers).



## Nour Alhouda ALJAWISH, 2nde 4, « La boussole »

Il n'y a rien de plus oppressant que d'être seul au milieu d'une agitation générale. Alors que la fête battait son plein dans le village, moi la seule chose que je voulais, c'était fuir. Retrouver le calme et la sérénité. Les rires et la musique résonnaient dans l'air, les guirlandes vacillaient sous le vent léger, cette foule était une marée grondante, et je me noyais dans ses vagues. L'air était trop chaud, les voix trop fortes, l'ambiance trop oppressante. Alors, sans prévenir personne, je suis partie, cherchant la quiétude dans la forêt.

Je n'avais aucune idée du chemin que j'allais prendre, mes pas me guidaient entre la terre humide, mes mains effleuraient les troncs moussus des arbres, laissant une sensation de fraîcheur sur ma peau. Le vent s'était tu, et tout autour de moi, semblai comme figé. Puis, mes yeux parcourant le sol, je vis : une boussole, enfouie dans les feuilles mortes, mais captivante par son or brillant. Elle était ancienne, son boîtier en or terni par le temps, mais elle semblait étrangement intacte. Hypnotisée, je me penchai et la pris dans mes mains. Aussitôt, un frisson glacial me parcourut, comme une décharge électrique. L'aiguille vibra un instant, puis s'immobilisa. Elle n'indiquait pas le nord. Non. Elle pointait droit devant moi, vers un endroit inconnu, là où l'obscurité semblait se mêler à la brume.

Je ne me souviens pas avoir pris la décision de la suivre, mais mes pieds m'ont guidée, comme envoûtée par cette voie inconnue. Je suivais cet instrument du destin tandis que l'air se faisait plus lourd, l'atmosphère devenait étouffante, comme si la forêt elle-même, retenait son souffle. Chaque pas que je faisais, semblaient m'enfoncer dans un environnement où le temps et l'espace se confondaient. La forêt sembla se renfermer autour de moi, et les bruits familiers de la nuit – le chant des grillons, le bruissement des feuilles – s'étaient évanouis, remplacés par un silence épais, oppressant. Et pourtant, je continuais d'avancer.

Et puis je suis arrivée, devant cette vieille maison, dissimulée par des troncs l'aiguille de la boussole, pointant la porte d'entrée. Elle était pleine de mousses, humide, mais on pouvait y apercevoir des formes, des inscriptions indéchiffrables, sans réfléchir, j'ai poussé celle-ci, et mes pas m'ont guidée à l'intérieur.

L'intérieur de la maison m'accueillit dans un silence assourdissant. La poussière flottait dans l'air, les meubles étaient recouverts de toiles d'araignées, et semblaient n'avoir pas été touchés depuis des siècles. Chaque pas soulevait un nuage de cendres et de fragments de bois pourri. Et les murs semblaient murmurer des secrets.

Puis mon cœur se figea.

Au fond de la pièce, une silhouette immobile. Tapie dans l'ombre.

Je clignai des yeux, le souffle coupé. C'était...moi. Une copie parfaite, figée dans une posture crispée. Ses yeux, mes yeux, étaient grands ouverts, on y voyait la terreur. Avant que je ne

puisse réagir, un cri sourd sortit de ses lèvres, un son étranglé qui fit trembler l'air autour de moi.

Je sursautais, et reculai d'un pas, mon souffle saccadé. Mon esprit se refusait à comprendre. C'était moi, mais ce n'était pas moi. Une illusion ? Une erreur de perception ?

Le sol semblait se dérober sous mes pieds, avant même de comprendre la silhouette disparut, elle s'éteignit dans un souffle d'air, tel une bougie que l'on souffle. J'étais prise d'un malaise, j'avais peur, peur de ce que je venais de voir. Et pourtant quelque chose me poussait à rester. Je regardai autour de moi, mon corps tremblant.

Puis un bruit sec brisa le silence. Je me retournai brusquement. La porte venait de se refermer d'un coup sec, comme frappée par une main invisible.

Je courus, voulus l'ouvrir, mais elle resta close. Mon cœur battait contre ma poitrine à un rythme affolé. Puis la porte s'ouvrit à nouveau. Lentement, inexorablement.

Je couru me réfugier dans un coin de la pièce, sans même réaliser que je m'étais placé exactement là où la silhouette se tenait quelques instants plus tôt.

Une autre version de moi, mais son regard était différent, on y trouvait de l'intrigue, de l'incompréhension. J'étais pétrifiée, tandis que son regard se posa sur le mien, je poussai un cri de stupeur.

Une compréhension terrible me frappa comme un coup de tonnerre. J'étais piégée. Coincée dans une boucle infinie, un cycle sans fin où passé et futur se confondaient.

A cet instant Précis, quelque chose me happa. Comme si mes pieds se détachaient du sol, comme si le temps m'avalait tout entière. Je disparus. Je me sentis comme un éclat de lumière pris dans un tourbillon, m'éloignant de la réalité, de la maison, du clone...de tout.

Je me retrouvais effondrée au sol, dans une partie de la forêt que je ne connaissais pas. J'étais seule, ou presque. Une étrange sensation me pris, je ressentais un malaise inexplicable, et puis j'entendis des voix, je vis des ombres. Les voix étaient faibles, lointaines mais à la fois trop proches. Elles semblaient me parler, elles étaient toutes identiques, toutes miennes. Elles se succédaient, se croisaient se confondaient tellement vite qu'elles formaient un brouillard chaotique dans mon esprit.

*« Tu ne peux pas t'échapper, nous sommes toute les même, tu ne t'en sortiras pas »*

*« Nous sommes toi, et tu es nous, c'est toi qui nous a créées mais  
C'est nous qui t'avons piégée »*

*« Ne comprends tu pas ? Tu es destinée à rester là, à nos cotées »*

J'étais prise dans un tourbillon de voix, une cacophonie. Mais tout à coup, un silence. Un vide brutal, absolu. Comme si le monde venait d'être avalé par l'obscurité.

Les voix s'étaient tues, les ombres avaient disparu. Seul mon propre souffle résonnait, rapide et tremblant, dans le néant qui m'entourait. Tout s'éteignit d'un coup, comme un rêve qui se dissipe au matin.

Je me réveillai en sursaut, mon souffle saccadé résonnant dans l'obscurité. Ma poitrine se soulevait violemment sous l'effet de la panique, mes membres étaient engourdis, comme s'ils n'étaient plus tout à fait miens. Mon cœur tambourinait, et pendant un instant, je crus que j'allais m'évanouir.

Ce n'était qu'un cauchemar... juste un cauchemar.

Je restai un moment immobile, allongée sur le sol humide, laissant la réalité se recoudre autour de moi. La terre sous mes doigts était froide, l'odeur de mousse et de bois pourri emplissait mes narines. Peu à peu, mon esprit s'apaisa, mais un vertige me saisit alors que les images revenaient en rafale : la maison, le clone, les voix... C'était comme si j'avais basculé dans un gouffre, et que, malgré mon réveil, une part de moi continuait de chuter, incapable de retrouver la surface.

Il fallait que je parte. Vite.

Je pris une inspiration tremblante et me redressai lentement, prête à quitter cet endroit. Mais alors que je tournais la tête, mon sang se glaça.

Là, posée sur un tapis de feuilles mortes, exactement à ma portée...

*... une boussole.*



*Illustration de Lola Pirlet pour la nouvelle de Liza Pirlet*

## Liza Pirlet, 1ere3, « la balade »

La mort est calme, simple. C'est plus dur de vivre.

Debout au bord de cette immense falaise, j'observais le majestueux paysage qui s'offrait à moi. Je pouvais voir, à des kilomètres devant moi, s'étendre une forêt gigantesque et luxuriante. J'étais heureuse d'avoir choisi cet endroit. Ce paysage est le dernier que je verrais de ma vie, et j'étais apaisée à cette idée.

J'avançais encore de quelques centimètres. Le bout de mes chaussures était à présent dans le vide. Je jetais un coup d'œil en bas, je ressentis une montée d'adrénaline. C'était vraiment haut, à tel point que je fus prise de vertige. *Parfait.*

Je pris une grande inspiration tout en fermant les yeux. Je repensais à tout ce qui m'avait poussée à accomplir cet acte. Aucun humain ne pourrait supporter tout ça. Rien ne justifie de subir ce que j'ai subi. J'étais déterminée à en finir aujourd'hui, en espérant que je serais enfin en paix là où j'irais.

En expirant, j'avançais encore jusqu'à commencer à perdre l'équilibre. Une larme roulait sur ma joue. Seulement, je ne ressentis pas la sensation de la chute. Je venais d'être attirée plusieurs mètres en arrière. Je tombais à terre et ma respiration s'accéléra. *Comment quelqu'un avait pu venir ici ?* J'avais délibérément choisi un endroit au milieu de nulle part. Je me retournais alors, m'attendant à voir un humain. Cependant, il n'y avait personne. Uniquement un... cerf ?

Toujours assise à terre, je reculai avec les mains, prise de panique. L'animal avança en même temps mais il ne semblait pas menaçant. Je m'arrêtais. De toute façon, s'il me tuait, cela m'arrangerait non ?

Il me fixa pendant un long moment. L'un comme l'autre, nous étions immobiles. Puis, il se retourna et s'enfonça dans la forêt. Intriguée, je décidais de le suivre pour voir où il comptait m'emmener. Je me relevais alors avant de m'enfoncer à mon tour dans cette luxuriante nature.

Il me fallut plusieurs minutes pour le retrouver. Il buvait de l'eau au pied d'une petite cascade. J'avançais vers lui pour essayer de le caresser. A peine j'eus avancé la main qu'il recula, comme s'il ne voulait pas que je le touche. Il recommença à me fixer puis baissa la tête au-dessus de l'eau, comme pour me demander d'en faire de même.

Lorsque je baissais la tête à mon tour, j'aperçus des formes se dessiner dans l'eau, devenant de plus en plus nettes. Surprise, je reconnus ma mère, ma grand-mère et moi-même il y a une quinzaine d'années. J'en avais à peine cinq. Nous jouions ensemble sous le soleil d'été. Je ne pus m'empêcher de sourire à ce souvenir, bien que je ne m'en rappelais que très vaguement.

Lorsque que je relevais la tête, je constatais que le cerf avait à nouveau disparu. Je fronçais les sourcils en tentant de chercher des traces de sabots sur le sol, en vain.

Je m'aventurais vers le chemin qui me semblait le plus dégagé. Sans comprendre pourquoi, je savais, au fond de moi, que c'était le bon. Après quelques minutes, j'aperçus l'animal derrière un arbre au tronc massif. Dans ce tronc, il y avait un trou imposant, qui dégageait une lueur étrange. Une fois devant, je baissais la tête pour regarder à l'intérieur. Et comme dans l'eau, des formes se mirent à apparaître jusqu'à devenir des images limpides. C'était quelques années après le précédent souvenir. J'avais dix ans, mon équipe et moi

venions de gagner notre premier tournoi de football. On me voyait rire en tenant la coupe au-dessus de ma tête, entourée de mes coéquipières. La fierté que j'avais ressentie était restée pendant des mois, me permettant de me reconforter quand j'allais mal.

Je me remettait droite, et à nouveau, le cerf avait disparu, tout comme les images et la lueur dans le tronc de l'arbre. Je commençais à comprendre le schéma de ce qui était en train de se passer. Le cerf m'emmenait quelque part, me montrait un souvenir de plus en plus près de moi, chronologiquement parlant, il s'en allait, et ça recommençait. Je me demandais ce qui se passerait une fois arrivés à la fin de mes souvenirs.

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir. Alors, je continuais à avancer. Les lieux et les souvenirs s'enchaînaient. À douze ans, l'anniversaire de ma meilleure amie, dans un terrier. À quatorze ans, mon premier baiser, dans une souche d'arbre...

Bien que cela me faisait sourire, chacun de ces souvenirs était malgré lui relié à ma vie que j'avais toujours détestée. Il était probable que tout ce manège avait pour but de m'empêcher de passer à l'acte, mais je savais déjà que c'était peine perdue. J'avais déjà assez pesé le pour et le contre.

Ce périple avait duré plusieurs dizaines de minutes, et sans m'en rendre compte, j'étais presque arrivée en bas de cette fameuse falaise. Je voyais le cerf devant moi, toujours en avance. J'étais à présent sûre qu'il m'avait fait traverser ma vie uniquement en passant par les moments heureux que j'avais pu vivre, tout comme il m'a fait passer par les plus beaux endroits de cette forêt, en omettant les côtés négatifs. Seulement, je les ai quand même vus, comme je les ai vécus, et c'est impossible d'échapper à cela. La nature luxuriante est remplie de magnifiques et centaines d'espèces aussi différentes les unes des autres : d'arbres, de plantes, de fleurs, d'animaux et d'insectes, qui ont chacun leurs spécificités. Mais en s'approchant, on voit un papillon se débattre sur la toile d'une araignée en train de s'approcher pour le dévorer. On voit un animal détruire sans le vouloir une fourmilière en l'écrasant. On voit les feuilles d'un arbre se faire arracher par un enfant qui passe. Ce même enfant qui déterrera un ver de terre pour le jeter violemment dix mètres plus loin. On voit les tiques qui s'enfoncent dans la peau des randonneurs et les moustiques qui leur sucent le sang. On voit un oiseau déchiqueter un rongeur et un autre plonger dans un lac pour arracher un poisson à sa famille.

La nature est, et a toujours été, violente. C'est exactement comme la vie. Malgré tout, les événements positifs ne justifient pas cette violence, encore plus quand ils n'existent qu'en minorité. Et c'est pourquoi ces souvenirs ne m'empêcheront pas d'en finir. J'avançais, décidée à approcher ce cerf. Je fus étonnée lorsqu'il ne recula pas. Je me disais que je pourrais peut-être le caresser au moins une fois. J'approchais doucement ma main de plus en plus près de son pelage brun. Seulement, au moment où j'aurais dû sentir les poils sous mes doigts, c'est comme s'il avait à nouveau disparu. Je sursautais en me rendant compte que ce n'était pas le cas. Ma main avait juste littéralement traversé le corps de l'animal. Je reculais vivement, le cœur battant et les yeux écarquillés. Je me rendis compte que ce n'était pas *lui* qui était un simulacre, c'était *moi*.

J'observais ses yeux, et je remarquais qu'ils étaient étrangement très *humains*. Son regard était expressif et brillant, et comme s'il lisait dans mes pensées, à l'aide de sa tête, il m'indiqua le gros rocher un peu plus loin, celui pile au pied de la falaise. J'avais l'impression que je trouverais derrière la réponse à mon questionnement. Je contournais alors ce rocher, et je poussais immédiatement un cri de frayeur.

C'était moi. Du moins, mon corps sans vie, bien que peu reconnaissable à cause des dégâts de la chute. J'étais explosée au sol, des morceaux de corps et des giclées de sang tout autour de moi. C'était horrible à voir.

Je compris alors que ce cerf ne m'avait pas sauvée. J'avais bel et bien sauté, et j'étais bel et bien morte. Je n'étais plus qu'un...fantôme ?

Quelques secondes plus tard, derrière mon corps décédé, une grande porte lumineuse, une sorte de portail, apparut. Je ressentais déjà une émanation paisible qui s'en échappait. J'y avais cru, mais il n'y avait en fait pas de deuxième chance, pas de regret qui tienne.

Vous pensiez sûrement que mes souvenirs me feraient regretter mon suicide, et que je finirais par revenir à la vie. Je le pensais aussi. Mais ça aurait été trop facile et ça aurait décrédibilisé tous les gens qui, comme moi, sont passés à l'acte.

Il était trop tard pour moi à présent.

Je m'avançais alors vers cette porte lumineuse afin d'y entrer. Le pied à peine posé dans la lumière, une paix immense s'empara de moi.

La vie était violente mais sa fin était plus douce, comme une balade en forêt.



## Raphaël Colin, T 5, « Le souvenir d'une âme égarée »

Là, les chaussures ancrées dans le béton, je me rappelais chaque instant passé dans les moindres détails. Les souvenirs étaient présents tout autour de moi, comme s'ils se déroulaient de nouveau. Les éclats de rire résonnaient encore dans mes oreilles. Je revis nos yeux pétillants, nos grands sourires. Tout me paraissait réel. Nos mouvements, d'une clarté sans faille dans mon esprit, se dessinaient dans l'atmosphère.

Il régnait dans le parking, désert en cette fin d'après-midi, un lourd silence. Le murmure du vent caressant la terre emplissait l'endroit d'une température agréable. Ce calme contrastait fortement avec mes pensées bouillonnantes, qui me donnaient le tournis. Je fixai le panneau de bois, qui indiquait le début du chemin de terre menant à la forêt de mon enfance. Figée, plantée là, je regrettais déjà d'être venue. Que m'avait-il pris ? Et les petits que je gardais de temps en temps qui me croyaient courageuse... envoyer valser une araignée par la fenêtre me faisait bien moins peur que de faire face à mes démons intérieurs.

Après de longues minutes, qui me parurent une éternité, je me décidais enfin à avancer. Mes chaussures s'enfonçaient légèrement dans la terre, laissant une trace derrière mon passage. Je m'éloignais du parking, et continuais d'avancer sur ce chemin étroit, entouré d'herbes hautes à la couleur verdoyante, absolument éclatante. Pourtant, le paysage finit par changer. La terre se transforma petit à petit en gravier et un sentier se forma, plus large que le précédent. Les herbes disparurent bien vite, laissant place à de grands arbres s'étendant à perte de vue. La fin de cette forêt ne se distinguait pas à l'horizon. Devant cette immensité, j'eus le souffle coupé. Mon estomac se tordit d'excitation, me poussant à tourner sur moi-même pour tout observer. La sensation était identique à celle que j'avais vécue la toute première fois. J'eus le sentiment de renaître de mes cendres, tel un phœnix, et de vivre pleinement cet instant incroyable.

Les rares feuilles virevoltaient au ras du sol. Les branches puissantes n'empêchaient pas le soleil, d'une teinte chaleureuse, d'atteindre le sol pour l'illuminer de son doux éclat. Le clapotis de l'eau, provenant d'un joli ruisseau, accompagnait mes pas crissant sur le gravier.

Je marchais à vive allure, pour m'empêcher de penser. Mes pas me guidaient instinctivement, retrouvant facilement le chemin alors que je redécouvrais les lieux avec émerveillement. Je quittais le sentier rassurant pour m'enfoncer dans les souvenirs les plus profonds, les plus enfouis de ma mémoire. Je me faufilais entre les arbres, me sentant insignifiante à côté d'eux. Leur tronc était rugueux sous mes doigts, mais la mousse accrochée à eux rendait le touché doux. Une bourrasque m'atteignit, me faisant lever les bras vers le ciel, alors que mon pull se gonflait d'air. Devant l'image innocente que je renvoyais, mon visage s'illumina d'un sourire rêveur, tel un enfant.

Je repartais en suivant toujours mon intuition, ignorant vraisemblablement où mes pas allaient me mener. En faisant une pause près d'une souche considérablement large, les vestiges de mon enfance affluèrent dans mon esprit. Les cris enthousiastes des plus petits se superposant sous les réprimandes des plus grands, qui tombaient dans l'oreille d'un sourd, la pause boisson pour calmer tout le monde, le cache-cache géant dans cette surface démesurément vaste... je me remémorais tout.

Quelque chose de salé atteignit mes lèvres. Quelques larmes indésirables avaient coulé sur mes joues. A l'aide de ma manche, j'essuyais l'humidité de mon visage, me sermonnant

mentalement. Ce n'était pas encore le moment. Je me relevais, chantonnant un air joyeux pour me redonner du courage et de la force face au long chemin que j'avais encore à parcourir. Une fois debout, je me tus, écoutant le bruissement des feuilles au-dessus de ma tête. Je levais le nez en l'air, percevant les arômes caractéristiques du bois, de l'humidité des feuilles et de la fraîcheur de la mousse, accompagnés d'une douce brise ambiante. Ce mélange d'odeurs produisait un parfum merveilleux, unique en son genre. C'était si propre à mon enfance, étroitement liée à ce superbe lieu, que j'en eus le tournis.

Pouvant toujours compter sur mon mental de fer, je poursuivis mon chemin avec détermination. Les arbres se mélangeaient sous mes yeux, se ressemblant tous. Je pensais être perdue quand, enfin, un changement de paysage pointa. Cela me poussa à persévérer. Le feuillage commença à tomber plus bas et à être plus épais, ralentissant mon rythme de marche. Fredonnant toujours un air rythmé et mélodieux pour m'empêcher de faire demi-tour, j'écartais quelques branches de mes mains et baissais la tête pour en éviter d'autres. Les arbres rapetissaient, étant à présent noueux. Littéralement, une mer de saules pleureurs m'entourait, leurs feuillages volant tout autour de moi. Je me sentais en sécurité ici, trouvant la compagnie de ces arbres rassurante.

Pour me reposer et me revigorer de cet air pur, je m'assis à même le sol, dos à un des innombrables troncs. En remontant mes jambes contre mon corps, je laissais mes yeux scruter chaque recoin, chaque détail qui s'offraient à moi, cherchant les différences entre aujourd'hui et mon enfance. J'observais les branches tombant jusqu'au sol, trouvant que ces saules avaient l'air triste. Cela reflétait mon propre état, mon envie de subsister étant au plus bas durant cette triste période de ma vie.

Après quelques longues minutes, je me décidais enfin à reprendre mon chemin, pour la dernière fois de la journée. Il fallait à tout prix que je rejoigne mon but avant la tombée de la nuit, car, dans le cas contraire, je ne serais plus en capacité de revenir sur mes pas. Après cette marée de saules, je finis par retrouver un sentier caché par un rideau de feuilles. Au bout de ce cours chemin de gravier, se trouvait le plus imposant, le plus majestueux, mais aussi le plus vieux des saules. Il était resplendissant, étonnamment grandiose, propice à la nostalgie et au recueillement.

Je n'ai jamais été superstitieuse. Les réincarnations, les malédictions, l'astrologie... ce n'est pas trop mon truc. Pourtant, là, à ce moment précis, j'ai ressenti quelque chose. Ce n'était pas juste une coïncidence. J'ai perçu cette sensation grandir en moi, pour occuper mon corps et mon esprit sans relâche. Je la sentais tout autour de moi. Sa présence, ainsi que son évolution au cours du temps.

A l'aide de mes mains, je creusais un trou dans la terre, au pied de l'arbre. Ma grande sœur adorait les saules. Ils s'agissaient de ses arbres préférés. Elle était la plus heureuse de nous, quand on venait ici. Et aussi la plus joyeuse et optimiste. Bien sûr, elle avait des défauts, comme toute personne sur terre. Mais c'était ma grande sœur et demain, j'allais avoir un âge qu'elle n'atteindrait jamais.

Les mains tremblantes, je sortis une petite boîte en métal de ma poche, contenant un unique papier plié en quatre. J'avais écrit un poème en son honneur. Je déposais la boîte dans le trou avec toute la précaution du monde. Puis, avec une grande solennité, je remettais la terre en place. Le regard dans le vide, je restais un moment assise là, les mains sur les genoux.

Comme un automate, je finis par me relever et je commençais à faire la route en sens inverse. Un pas après l'autre, sans réfléchir. L'atmosphère s'était alourdie. Mes pensées

s'entrechoquaient mais aucune ne ressortaient du lot. Je me sentais... vide. Le chemin du retour me parut moins long que celui de l'aller. Une pure impression, évidemment.

Arrivée sur le parking, je me retournais une dernière fois. Le panneau n'avait pas bougé, mais le bois me paraissait plus vieux. Ou alors, était-ce moi qui avait vieilli ? Le soleil finissait de se coucher derrière les arbres que l'on pouvait apercevoir un peu plus loin, les éclaboussant d'une lumière orangée flamboyante. Ma vue se brouilla, m'empêchant d'observer ce joli spectacle que la nature offrait. Je me sentais oppressée, anéantie. Plusieurs années s'étaient pourtant déjà écoulées depuis qu'elle était partie. Mais il m'avait fallu du temps avant d'avoir le courage et la force nécessaire, pour lui dire une dernière fois au revoir, à ma manière. J'avais l'impression de l'abandonner une nouvelle fois. Je me rappellerais toujours la triste résignation que j'avais perçue dans ses yeux, à travers l'écran du téléphone, après un ultime refus de ma part.

Voilà où je me trouvais à présent. Je soufflais un bon coup, essuyais mes larmes, prononçais un « au revoir » chargé de culpabilité, et rejoignais le premier arrêt de bus que je trouvais pour rentrer chez moi. J'accompagnais mes pas du fredonnement des vers que j'avais inscrit à l'encre noir sur le papier, maintenant enterré au pied d'un arbre.

*Je regrette chacune des invitations,  
Chacune des soirées et célébrations  
Pour mon plus grand regret, ça en f'sait un rayon  
J'ai fui, déployant mes ailes de papillon.*

*Je m'adresse donc à ta réincarnation,  
En redoutant que ce ne soit que dérision,  
Pour happer ton inaccessible attention,  
Avec mes douces et tendres intentions.*

*La mort a décidé d'écarter nos chemins,  
Sans le moindre léger, infime petit brin,  
De faible sympathie face à mon grand chagrin.*

*Tes lumineux éclats, ne pouvant être peints,  
Ne s'éloignaient jamais, ne finissant pas loin,  
Pour me protéger tel un ange gardien.*

*Depuis que ton âme impromptue nous a quitté,  
La vie se révélera bien fade à côté.  
Je penserai à toi pour ne pas t'oublier,  
Et t'aimerai dans l'ombre de l'obscurité.*

## Diane Domont, T 5 « Après une balade forestière »

Après une balade forestière  
La fille rentre auprès de sa mère  
Puisque l'enfant est satisfaite  
De sa cueillette de ciflorette

La fille ne manque de contempler  
Les fleurs, les arbres de ce bosquet  
Au point de perdre ses repères  
Et s'éloigne donc de chez sa mère

Elle s'en est rendue compte alors  
En observant sur son chemin  
Une silhouette qui dort  
A l'heure où se lève le matin

La fille perdue comprend ensuite  
Que cette chose endormie  
Est une louve blanche jolie  
Qui ne pouvait prendre la fuite

Car cette louve ne peut bouger  
Dans une cage verouillée  
Fait de lianes et feuilles d'or  
L'empêchant de sortir dehors

Il est sûr pour la jeune fille  
Que la louve ne peut survivre  
Coincée en cage toute seule  
Sans aucune nourriture pour vivre

Mais la petite demoiselle  
A aussi peur que la bête  
Ne se jette ensuite sur elle  
Après l'avoir sortie de la cage

Quel prix est-elle prête à payer  
Pour que la louve soit libérée ?  
Faut-il la laisser ainsi  
Prise au piège sans aucune sortie ?

Ou bien faire preuve de bonté  
Quitte à prendre des risques élevés  
En payant de sa propre vie  
Contre la liberté d'autrui ?

Alors en toute amabilité  
La jeune fille a donc décidé  
De troquer esprit contre bonté  
Pour qu'une vie soit libérée

Le cœur battant elle lui ouvrit  
Et la bête de la cage sortit  
Doucement en cheminant  
Vers sa sauveuse : l'enfant

C'est alors en contournant  
La prison dorée du canidé  
Que les yeux de l'enfant  
Se posent sur une possible entrée

La fille comprend que la louve  
N'était en fait pas dans le besoin  
Que quelqu'un la trouve  
Pour s'échapper loin

Cette découverte stupéfiante  
Laisse la fillette bouche-bée  
Qui voit que la désespérée  
S'imaginait être coincée

Pour la remercier, la louve  
Guide l'enfant jusque chez sa mère  
Et une fois la fillette sauve  
La bête s'enfuit par derrière

La détresse illusoire des uns  
Peut-être éclairée par une main  
Qui, pleine d'amour et de bonté,  
Nous guide vers notre liberté.



Illustration de Raphaël Dupont pour la nouvelle « Après une balade forestière »



## Emma Colin 2nd2, « Le temps d'une vie »

La terre aride empestait la décomposition. Les arbres couchés, morts, renvoyaient à une atmosphère pesante. Les souches sombres n'annonçaient rien de bon, et le sol froid, dénué de verdure, était de mauvais augure. Mes forces me quittaient, je n'avais plus beaucoup de temps. J'essayais de faire quelques pas de plus, traînant mon corps las, en puisant dans mes dernières forces. Cela se révéla voué à l'échec, quand mes jambes se dérochèrent sous mon poids. Je m'écroulais au sol, faisant voler la poussière jusque dans mes narines. Je toussais fort, essayant de tenir un peu plus longtemps, mais il fallait que je me rende à l'évidence : j'étais incapable d'aller plus loin. Le chemin que je suivais depuis le début de mon aventure n'est plus. Il s'est arrêté en même temps que moi.

Alors que je pensais avoir échoué, ne pas avoir trouvé la source même de la vie, un éclat lumineux attira mon attention. Je crus d'abord rêver, tellement j'avais perdu espoir. Mais ce que je cherchais depuis peu se trouvait là, juste sous mon nez. Une petite pousse qui peut sembler insignifiante mais qui représente énormément. Un sourire étira alors mes lèvres desséchées. A présent, je pouvais laisser ma place.

Les yeux fermés, le corps et l'esprit éteints, je pus sentir mon âme me quitter et rejoindre le petit être se trouvant à côté de moi, dans un dernier souffle. La mort n'est que le point final de la vie. Cette dernière s'empresse d'ouvrir une nouvelle histoire, prête à refaire vivre les joies et les peines qu'elle a à offrir.

Le petit être lumineux et verdoyant que la vie dirige, grandit. Il s'étend rapidement, renouvelant la terre sèche, faisant renaître les couleurs dans cet univers sombre. Les différentes teintes pâles réfléchissent la lumière du soleil, qui commence tout doucement à pointer derrière les nuages menaçants. Ses rayons incandescents essayent de disperser les cumulus persistants, pour faire régner la joie d'une nouvelle histoire naissante.

Cette petite fleur, qui vient d'éclorre de façon si impromptue, voulait juste découvrir le monde extérieur, arrêter de broyer du noir dans le terreau, néanmoins indispensable à sa croissance. Son action la mène au milieu d'une magnifique forêt, qui se développe peu à peu. Il faut du temps pour prendre ses marques, et percevoir toutes les sensations inconnues qui nous entourent, et qui mettent nos sens en éveil.

Le chant des oiseaux vient briser le silence paisible de ce lieu purement naturel. Le vent caresse les branches, faisant délicatement voler quelques feuilles. Les troncs sont lisses, même si, au ras du sol, une légère mousse rugueuse commence à se propager, réveillant le toucher. La rosée matinale, et le parfum des fleurs, développent l'odorat, provoquant un sentiment de bien-être puissant, indescriptible. Dans ce paysage surnaturel, le bourdonnement des abeilles donne un rythme à nos premiers pas sur ce chemin de terre déjà tout tracé. Le gravier ne demande qu'à être écrasé, incitant à l'aventure, pour aller découvrir l'étape suivante.

Après tout, notre évolution ne se termine pas à l'enfance. Elle continue de se développer encore et encore, à l'infini. Après la naissance, les bourgeons laissent place à des plantes en fleurs et des arbres à leur apogée. La renaissance et l'enfance, sont dédiées au printemps. Mais l'été, est la clé de l'adolescence.

Les couleurs vives renvoient extrêmement bien à cet univers éclatant de mille feux. L'été, est signe de liberté, de joie, de gaieté, d'allégresse... mais quelque chose d'important

vient souvent nuire à ces sentiments qui ne demandent qu'à s'exprimer. Entouré de grands arbres inquisiteurs, nous narguant d'être omniscient, et nous dictant en permanence notre conduite, on court. On court pour échapper à ce qu'on a toujours connu, voulant à tout prix vivre de nouvelles expériences. On court pour apercevoir cette belle colombe qui ne se laisse pas rattraper.

On nous met en garde mais nous n'écoutons pas... le sentiment d'indépendance étant trop fort pour résister. Les couleurs nous éblouissent, l'odeur des pins nous enivrent, alors on court encore. Mais la colombe est plus rapide, et elle ne nous laisse pas l'occasion de la rattraper, tournoyant habilement dans les airs. Elle finit par disparaître vers le soleil, laissant son ombre planer autour de nous. La tristesse est telle que nous revenons très vite sur le droit chemin. L'envie de courir a disparu, nous avons appris, et compris la leçon.

On suit de nouveau le sentier, prêt à continuer à vivre après ce petit égarement, qui est nécessaire pour forger notre personnalité. Les grands arbres ont atteint leur taille définitive, et demeurent imposants malgré l'usure des années. Le bleu et le violet se transforment, laissant place au rouge et à l'orangé. Les feuilles tombent les unes après les autres et l'atmosphère, auparavant légère, s'alourdit. Les nuages à nouveau menaçant, sont prêts à exploser.

La force mentale devient vitale pour réussir à atteindre un endroit plus calme. Les problèmes s'accumulent, finissant à terre dans un tourbillon de pensées. Le vent nous les renvoie à la figure mais quand on veut leur faire face, la brise les éloignent de nous, les rendant inaccessibles.

Les branches se cassent plus régulièrement, tombant lourdement sur le sol rocailleux. Notre esprit est embrouillé alors que l'odeur boisée de la forêt atteint nos narines. Il faut rester concentré, ne pas se laisser abattre. Nos familles comptent sur nous, alors on passe outre les obstacles, les embûches, pour continuer notre chemin. Par chance, nous ne sommes pas seuls et nous pouvons nous épauler, nous entraider.

Le vent hurle plus fort, faisant vibrer les troncs pourtant solides, mais qui commencent à se fatiguer. L'épuisement atteint nos entrailles, mais nous luttons encore, car l'activité va laisser place à une étape plus paisible. On peut l'apercevoir un peu plus loin, cet endroit tranquille dont les couleurs sereines ne nous font plus tourner la tête dans tous les sens. L'automne se termine enfin, ayant agi dans toute sa splendeur.

L'hiver est plus calme, avec ce blanc duveteux qui recouvre le sol. Les arbres se fatiguent à essayer de tenir debout, et le froid glacial caresse le bois nu, réveillant l'absence des feuilles rassurantes qui les recouvraient. Les maladies s'accumulent devant notre faiblesse, et on peine à avancer sur notre chemin qui commence à devenir étroit.

Personne ne se présente à nous, titillant notre cerveau qui peine à réfléchir convenablement. Les arbres sont comme des statues, à l'instar de nos souvenirs, qui restent figés dans l'éternité. Il devient de plus en plus difficile de nous rappeler. Quand la vieillesse nous atteint réellement, la solitude nous accapare. Les amis se font rares, et la perte des êtres chers pèse de plus en plus : la forêt se décime peu à peu.

A l'horizon, on peut apercevoir les arbres morts, écroulés à terre sous le poids de la fatigue, laissant aisément entendre que nous serons peut-être dans les prochains. Les pas s'enchaînent moins facilement, butant contre des pierres dissimulées par la neige. La forêt s'éteint. C'est la fin. On sait qu'il y aura une nouvelle aventure après nous, parce que la vie est

un cycle. Un cycle infini, qui recommence perpétuellement, à jamais. La nuit laisse toujours sa place au soleil, le printemps succède à l'hiver. Après la mort, le renouveau.

## **Lina Kinziger, 3<sup>e</sup> E , collège Rimbaud, « un prédateur dans la nuit »**

La forêt ; un lieu hostile, spécialement pendant la nuit. Les créatures nocturnes rôdent et sont sur leurs gardes. Ils observent tout, ne ratent rien.

Je n'ai pas l'habitude de sortir seule la nuit. Mais ce soir là j'étais fatiguée, j'avais passé ma soirée entière chez ma meilleure amie à rigoler comme une baleine. Elle n'habitait qu'à quinze minutes de chez moi, alors je suis rentrée à pied.

Les prédateurs chassent pendant la période la plus sombre, lorsque les proies sont endormies, ils profitent de la nuit pour dévorer, assassiner, démembrer. La forêt n'a pas de règle, tout y est permis.

Je n'étais pas à l'aise, les rues étaient vides, froides, personne à l'horizon. Il était 22h passées, seulement la route principale était éclairée. À mi-chemin, j'ai senti une présence, comme si quelqu'un me suivait. Je me suis retournée, personne. Cet étrange sentiment persistait. Je me retournai à nouveau, un homme était là, je l'avais aperçu un peu plus tôt, je l'avais salué mais il ne m'a pas retourné le geste. Il me fixait d'un regard insistant, comme s'il voulait voir à travers mes vêtements. Il avait cette lueur dans le regard, comme si, au moment même où je m'étais retournée, j'étais devenue sa proie. J'ai accéléré le pas sans m'en rendre compte, mon seul objectif : rentrer chez moi le plus vite possible.

« La loi du plus fort est toujours la meilleure », le prédateur et la proie, le loup et le mouton, le lion et la gazelle. Le prédateur est né pour chasser la proie.

Je devais passer par une rue non éclairée à cette heure pour rentrer chez moi. Je l'ai empruntée, l'homme me suivait toujours. Je le sentais se rapprocher, j'entendais que le bruit de ses pas était de plus en plus fort. Il s'est placé derrière moi et m'a attrapée par la taille, son souffle me caressait le cou, ses mains étaient comme un étau autour de moi. J'étais trop effrayée pour hurler ou fuir. Je me suis laissée faire, il était trop fort, il avait gagné. J'avais quinze ans, il a pris le peu de confiance qu'il me restait. À quinze ans, on ne sait pas qui on est ni qui on veut devenir. Un violeur d'enfants, un animal de la pire espèce, voilà qui est cet homme. Il m'a volée ma première fois, pour s'amuser, pour passer le temps. Il a volé ma vie. Le pire dans tout ça, c'est que j'avais honte. J'avais honte. Je me suis sentie salie. J'avais honte alors que c'est lui qui devrait avoir honte. J'avais honte d'avoir honte. J'avais honte de ne pas pouvoir en parler, parce que j'avais honte. J'avais honte de m'être laissée faire. Pendant quinze ans de plus j'ai haï cet homme, je l'ai maudit du plus profond de mon être en sachant que je ne pourrai jamais avoir ma revanche. Je n'avais jamais vu son visage, il avait pris toutes les précautions nécessaires. Je ne pourrai jamais voir la lueur dans ses yeux s'éteindre. Je me suis sentie comme le mouton chassé par le loup, comme sa poupée. À l'heure où je vous parle, il est sûrement en train de détruire une autre vie. Il ne mérite pas de vivre.

En somme, la forêt et la rue sont similaires. Les mêmes prédateurs y rôdent en quête de la plus délectable des proies. Ils attendent, tapis dans l'ombre, saisissent la moindre occasion. On aura beau faire appel aux meilleurs chasseurs, ils seront toujours là. Parce que c'est ainsi, parce qu'ils sont plus forts. Et pour cette seule raison, ils ne pourront jamais souffrir, de la même manière que j'ai souffert.

## Cédric Harlé, « L'appétit du loup »

*nouvelle inédite*

Latitude 43.1083, longitude 0.1502. Drôle de rendez-vous.

Depuis quelques kilomètres, ça grimpe et Igor se demande bien ce que Brigitte avait derrière la tête lorsqu'elle a choisi ce lieu.

Les Pyrénées se découpent sur le ciel gris. Les cimes enneigées, laiteuses, jouent à cache-cache avec les nuages bas. Igor n'en est pas tout à fait sûr, mais il lui semble bien que c'est dans cette vallée qu'on a réintroduit les loups, deux ans auparavant. À l'époque, il venait de rencontrer Brigitte, elle l'appelait « mon loup » et ils avaient entendu la nouvelle à la radio depuis le fond du lit parfumé de leurs ébats.

Igor repense à ces premières semaines, à leurs orgies, les longues heures passées à baiser, à fumer et baiser encore. Un frisson parcourt son échine et il passe sa langue sur ses lèvres.

Il n'a pas vu Brigitte depuis plus d'un mois. Ce jour-là, il avait cogné un peu plus fort que d'habitude. Elle aime ça, il en est certain. Même quand elle lui crie d'arrêter, il décèle dans ses gémissements autant de plaisir que de douleur. Certainement plus, même. Alors, bien sûr, elle était amochée après leurs dernières étreintes, elle lui a fait une scène terrible. Pourtant, il ne frappe jamais là où les traces resteraient visibles. Igor se mordille les lèvres en réfléchissant. Au fond de lui, il ne doute pas : si elle l'a rappelé, c'est qu'elle en redemande.

De toute façon, il a rencontré Stéphanie, depuis. Moins marrante, moins tonique, mais tellement lascive, tellement longue... Il n'a pas encore utilisé la ceinture avec elle. Juste quelques tapes bien senties sur les fesses, les premières réactions sont prometteuses.

Son GPS lui indique qu'il sera arrivé dans moins de deux kilomètres. Igor chasse de ses pensées le corps nacré de Stéphanie. Brigitte est brune, ronde, pulpeuse. L'image de ses seins, de sa croupe passe devant ses yeux, il sourit.

\*

Voilà, c'est ici. Le pick-up de Brigitte est garé au milieu d'un parking boueux, en bord de forêt. Les conifères jettent leurs branches sombres vers le ciel monochrome. Plus haut, il n'y a plus d'arbre, ce sont les derniers. Ici, la neige n'a pas encore recouvert le paysage. Et des bûcherons doivent être au travail, Igor remarque une barrière portant l'inscription « Zone d'abattage, danger. Accès interdit ».

Il gare son véhicule à côté de celui de Brigitte. Vide. Il descend de sa voiture, fait le tour du pick-up. Sa maîtresse doit se cacher quelque part, il se frotte les mains. Il s'approche de la barrière, les tubes de ferraille rouges et blancs sont attaqués par la rouille, elle ne tiendra plus longtemps debout. La forêt est silencieuse, les bûcherons font une pause. Ou alors, ils sont partis sans prendre le temps de retirer leur pancarte.

Igor appelle : « Brigitte ! ». Sa voix lui revient affaiblie. Écho mouillé, découpé par les arbres. Pas de réponse. Igor place les mains de chaque côté de sa bouche et appelle encore.

Dans toutes les directions. « Allez ! Montre-toi ! ». Chercher sa brune dans la brume. Ça le fait sourire un instant. Ça l'excite aussi. Elle a toujours eu le don de le faire attendre, de l'asticoter... Elle ne sait pas ce qui l'attend.

Dix minutes se sont écoulées. Brigitte n'a pas répondu. Le téléphone d'Igor ne capte aucun réseau. Un coucou appelle au loin, Igor repense aux loups.

Lorsqu'il pose sa main sur la poignée de porte de sa voiture, prêt à s'installer pour attendre sa brune, le chant d'une tronçonneuse s'élève, limpide dans l'air humide. Igor appelle en direction de la forêt, mais l'engin a une voix trop puissante. Il entend maintenant la lame d'acier qui mord l'écorce et le bois ; le moteur thermique qui peine à chaque incision ; le son plus clair et aigu lorsque la chaîne s'extrait du tronc.

Le son s'arrête. Igor appelle, personne ne répond. Et le grognement mécanique reprend presque aussitôt. Igor regarde ses chaussures de cuir et pousse un juron en écartant la barrière. Il s'engage sur le chemin boueux.

\*

Igor s'enfonce dans la forêt et scrute à la recherche des empreintes qu'aurait pu laisser sa maîtresse. À chaque fois que le chant de la tronçonneuse cesse, il pousse un cri, appelle Brigitte, appelle « il y a quelqu'un ? » et à chaque fois, c'est le bruit infernal de la machine qui lui répond. Malgré ses précautions, ses pieds s'enfoncent dans les feuilles mortes et l'humus gras recouvre le cuir verni. Un bruit de succion écœurant lui parvient lorsque que ses semelles se décollent de la boue. Nouveau juron, nouvel appel.

Igor se rapproche. À quelques dizaines de mètres, la tronçonneuse pousse ses cris perçants. Il tente d'identifier l'arbre qui est attaqué : sa cime devrait vibrer sur le gris laiteux du ciel insondable. Dans une minute, il rencontrera le bûcheron. Peut-être pourra-t-il lui donner des informations sur Brigitte. Peut-être qu'il la connaît ? Peut-être a-t-elle organisé un plan à trois ?

Les cris de la tronçonneuse s'arrêtent. Igor pense à Brigitte nue dans la boue, à une chemise à carreau sous ses fesses. La sève ! La sève monte ! Il accélère le pas. Un vrai loup à la recherche de sa proie. L'arbre qu'il croit avoir repéré se dresse, majestueux. Brigitte est peut-être cachée derrière. Seule ?

Tandis qu'Igor se presse, le hurlement de la tronçonneuse le surprend, à quelques pas de lui, sur le côté. Il se retourne, entend un craquement sinistre. Comme une déchirure à travers tous les os de son corps. Un arrachement de fibres, un éclatement ligneux. Il lève les yeux et sa bouche s'ouvre, très lentement. Un épicéa de vingt mètres bascule vers lui.

Les pieds d'Igor glissent, il réussit à parcourir quelques mètres avant que le colosse ne s'abatte sur lui.

\*

Igor a évité le tronc principal, seules de grosses branches latérales l'ont frappé. Son corps brisé au niveau du bassin, des jambes et peut-être des épaules aussi s'est enfoncé dans la boue. Il ne sent plus ses bras. La masse monstrueuse du conifère le cloue comme un

papillon. Pas vraiment de douleur, anesthésié par le choc. Dans ses narines, l'odeur qu'il aime tant des bourgeons, de la sève de pin.

Igor ne comprend pas bien ce qui lui arrive. Quelques courts-circuits clignotent dans sa tête. Entre les branches touffues, ses yeux tournés vers le ciel voient passer des nuages mélangés. Un peu de sang s'échappe de son sourire idiot.

La tronçonneuse reprend son chant funèbre. Elle grignote une branche qui s'écarte du champ de vision du pantin désarticulé. Puis une autre, Igor voit un peu mieux le ciel. Encore un rugissement et la branche principale au-dessus de sa tête s'écarte. Derrière, la chevelure brune de Brigitte. Elle le regarde en souriant, la tronçonneuse à la main. Il n'a ni le souffle ni la force pour prononcer un dernier mot. Le hurlement de la machine s'élève dans le ciel et Brigitte se penche vers lui, l'œil noir.

\*

Dans les Pyrénées, quelques loups ont repris possession des versants escarpés et des prairies inaccessibles. Parfois, l'odeur du sang des charognes les attire un peu plus bas, dans les dernières forêts de conifères. Quelques amis des animaux – défenseurs de la nature et de ces prédateurs – les nourrissent parfois, afin d'éviter qu'ils ne s'attaquent aux troupeaux de brebis. Parfois même, on leur mâche le travail. À coups de tronçonneuse.

Un grand merci à celles et ceux qui ont accepté de faire partie du jury : membres de la communauté éducative du lycée au sens élargi - enseignants, AESH, proviseur, psychologue – et extérieurs au lycée et qui partagent un goût pour les textes :

*Amélie Alexandre, Adèle Boute, Martha Bozek, Virginie Boulet, Anne Bourette, Mélanie Carpentier, Carolyne Charvyn, Lucas Choquet, Laure Cournède, Anne-Charlotte Crespel, Romane Degore, Yaëlle Delemme, Christine Demairé, Janique Descamps, Claire Dufour, Cécile Harfaux, Cédric Harlé, Constance Janaszek, Anne Jovet, Jeanne Lazar, Stéphanie Leblanc, Antoine Legrand, Elodie, Emily et Virginie des Lisières, Mathilde Marissal, Stéphane Markiewicz, Agnès Martinez, Elisa Maugein, Martin Mendiharat, Patrice Murice, Florence Ormières, Brigitte Potencier, Martine Ruckebusch, Lucie Saulas .*

Merci à l'équipe administrative du Lycée Queneau pour son soutien logistique et financier.

Merci aux partenaires : La médiathèque de Villeneuve d'Ascq, La Rose des vents, la librairie Les Lisières, la maison de quartier Jacques Brel, la bibliothèque de l'Amicale laïque d'Ascq, La Voix du Nord, et la municipalité de Villeneuve d'Ascq .

Merci aux collègues du collège Rimbaud, Carolyne Charvyn et Agnès Martinez qui ont incité les élèves du collège à participer à cet évènement.

Enfin, merci à Cédric Harlé d'avoir accepté de présider le jury, et de nous faire cadeau d'une de ses nouvelles inédites, « l'appétit du loup », que nous publions ici avec son aimable accord.

# Des nouvelles de Queneau ? (et de Rimbaud!)

4

Gabrielle Demont, « la forêt de notre enfance »

Inès Boukebouche- Grimonpont,  
"Promenons nous dans les bois, tant qu'il reste des miettes"

Raphaël Dupont, « Rolling Stone »

Eline Castelin, « Mon amie »

Olivier Thomas, « l'odeur des pins »

DAN, « Une promenade, un bois, un loup »

Ellie ANSSENS-LOTHE , « l'arrivée au lycée »

Nour Alhouda ALJAWISH, « La boussole »

Liza Pirlet, « la balade »

Raphaël Colin, « Le souvenir d'une âme égarée »

Diane Domont, « Après une balade forestière »

Emma Colin, « Le temps d'une vie »

Lina Kinziger, « un prédateur dans la nuit »

Cédric Harlé « l'appétit du loup »